



TRIBUT DU SANG
Réflexion sur l'acceptation des pertes
par les forces armées

Par le chef de bataillon Grégoire Henri-Rousseau,
Officier stagiaire de la 26^{ème} promotion
de l'École de Guerre

Quatrième de couverture:

Les armées françaises sont-elles prêtes à payer le prix du sang ?

Une réponse un peu rapide à cette question pourrait être l'affirmative. L'actualité récente des pertes au combat semble le prouver: Afghanistan, Sahel, Centrafrique... Pour autant, et fort heureusement, les Armées ne sont pas saignées à blanc. Et elles demeurent payées pour s'y préparer. C'est leur « job ».

Le tragique est affaire de représentation. Dans cette étude tirée en partie de son expérience personnelle, l'auteur navigue de l'Antiquité grecque aux enjeux contemporains, pour mieux faire réfléchir sur les ressorts profonds qui sous-tendent, en Occident, le rapport à la guerre et aux morts et donc à l'acceptation des pertes.

Introduction

Afghanistan. Province d'Uruzgan. Vallée de Gharam, 45° à l'ombre, juin 2010¹.

Les balles sifflent à nos oreilles. C'est notre premier contact avec l'ennemi. Je me poste alors brutalement sur le sol, secoué par la voix de mon opérateur radio. Je saisis alors que je suis calé contre une tombe, surmontée d'un bâton et de tissus qui flottent au vent... Symboliques secondes, où nous frôlons la mort allongé sur des morts, au beau milieu d'un cimetière pachtoun, sous les montagnes jaune sombre.

L'heure n'est pas à la méditation. L'action prévaut. Cette expérience vécue, première, s'inscrit alors de manière indélébile. Le sage dicton d'un de mes anciens chefs résonne : « *Si tu te poses des questions, c'est que tu as déjà la réponse* ». Certes. Et l'opération continue encore pendant quatre jours, avec son lot de morts et de blessés, tous Afghans, quel que soit le camp.

Et la question lancinante est restée après cette première mise en aventure de mort. Serais-je toujours disposé à risquer ma vie et celles de mes subordonnés ?

De 1914 à aujourd'hui, la litanie des soldats morts pour la France s'est inscrite de manière ineffaçable dans l'inconscient des Français. Les monuments aux morts, les jours fériés de commémoration des deux armistices sont des traces de cette mémoire. Cette présence, grave mais diffuse dans la société civile, s'accroît au sein des forces armées, à la fois gardienne de cette mémoire et actrice de l'histoire militaire. Les sonneries aux morts, les monuments aux morts des bases aériennes, navales et des

¹ Expérience personnelle de l'auteur.

régiments, les emblèmes et les salles d'honneur réveillent au quotidien le soldat : la mort demeure « *une hypothèse de travail* »².

L'éventualité de la mort n'est pas une spécificité militaire. Les métiers de sécurité et de service peuvent aussi conduire à risquer sa vie pour autrui. Les sauveteurs en mer et en montagne, les pompiers, les gendarmes, les forces de police, des professionnels ou des volontaires peuvent payer le prix du sang. La mort de l'ennemi comme de l'ami fait la spécificité militaire : le soldat a mandat de tuer et de risquer sa vie. Ce fardeau moral ultime ne saurait tolérer la faiblesse dans la détermination. Le soldat et le chef militaire doivent se préparer à cette éventualité. Ils doivent être aguerris, au sens le plus brut, c'est-à-dire prêts à s'exposer aux drames contingents de la guerre : le sang, les cadavres, les mutilations, les blessures, le deuil, la soif de vengeance. Paradoxalement, il est même plus simple de voir couler son propre sang que celui des autres, comme si le hasard était pour les autres et la nécessité pour soi. Le « syndrome du survivant » en est un exemple patent.

Parmi les puissances occidentales, la France se distingue par son volontarisme militaire. La Constitution en décrit les fondements³, tandis que l'histoire de la Ve République en manifeste l'application. Cette Ve République, à l'exception des quatre premières années vécues dans le contexte algérien, a traversé une période

² Goya, Michel, *Sous le feu, la mort comme hypothèse de travail*. Tallandier, 2015.

³ Constitution de la Ve République du 4 octobre 1958. Article 15 : « *Le président de la République est le chef des armées. Il préside les conseils et les comités supérieurs de la Défense nationale* ». Article 20 : « *Le gouvernement détermine et conduit la politique de la nation. Il dispose de l'administration et de la force armée* ».

plutôt économe en pertes humaines militaires. Entre 1963 et 2016, 638 soldats sont morts au service de la France. Ce chiffre est à mettre en rapport avec les 1 400 000 soldats morts et les 4 200 000 soldats blessés entre 1914 et 1918⁴. Chaque jour, en moyenne, 900 Poilus mouraient sur le front.

De plus, en accompagnement des phénomènes sociaux de la deuxième partie du XX^e siècle, le rapport à la vie et à la mort a changé. La société s'est profondément sécularisée. Le désenchantement spirituel a progressivement déchristianisé la France. Les campagnes se sont vidées. La « *fin des paysans* »⁵ a fait disparaître cette couche sociale des Français qui avait formé les rangs de l'infanterie de ligne de la Première Guerre Mondiale, les fameux Poilus. L'individualisation des modes de vie, l'augmentation de l'espérance de vie, la promotion des plaisirs de la vie, ont été comme des réponses symboliques aux tragédies meurtrières des deux guerres mondiales.

Parallèlement, sur la même période, les armées occidentales ont acquis une expertise technique et technologique de la guerre, sans commune mesure avec les siècles précédents. De nouvelles capacités ont été inventées et les arsenaux se sont modernisés : armes nucléaires, systèmes de détection et de ciblage, liaisons satellitaires, imageries, drones, moyens de défense et d'attaque cyber, etc⁶... Imaginer une guerre symétrique avec de tels moyens donne le vertige. Les réflexions sur

⁴ Prost, Antoine, « Compter les vivants et les morts: l'évaluation des pertes françaises de 1914 à 1918 », in *Le Mouvement Social* n°222, 2008.

⁵ Mendras, Henri, *La fin des paysans*. Futuribles SEDEIS, 1967.

⁶ Liste non exhaustive.

les conséquences de frappes nucléaires pendant la Guerre froide sont au cœur des réflexions – destructions, hiver nucléaire, populations décimées, rendements agricoles effondrés, industries anéanties, vagues de froid, famines, épidémies, radiations, dégradation de la couche d’ozone⁷... Le rapport à la mort donné ou reçu en est sorti profondément altéré, en particulier pour les opinions publiques et pour le décideur politique, dont la responsabilité éthique est fondamentalement engagée dans le cas d’une frappe nucléaire.

Aujourd’hui, le contexte *post* Guerre froide est caractérisé encore par une certaine jouissance des dividendes d’une paix de plus en plus contestée. Au sein des armées, il est alors parfois entendu que l’opinion publique ou les décideurs politiques ne seraient prêts à accepter des morts au combat qu’avec parcimonie, à un seuil réputé très bas. Les opérations actuelles, guerres limitées contemporaines, réduisent effectivement ces pertes au plus bas. Le chef opératif ou tactique, dans le choix de son mode d’action, et quel que soit son niveau de décision, travaille à se conformer aux buts politiques. La prise de risque demeure intrinsèquement proportionnelle aux buts de guerre. Et les buts de guerre des opérations actuelles sont limités et circonscrits. Les pertes sont alors limitées et circonscrites bien que toujours tragiques, prises individuellement. L’opinion publique y est évidemment sensible, mais apporte son soutien, et ce de manière encore plus flagrante dans le contexte des attentats terroristes sur le territoire national.

⁷ Sagan, Carl, et Richard Turco, *L’hiver nucléaire*, Seuil, 1991.

Les trois acteurs de la « *trinité* » clausewitzienne⁸ peuple/armée/État sont ainsi intimement liés dans le rapport à la mort au combat. Le peuple est ici à entendre comme une collectivité humaine dépositaire de l'actif et du passif d'une histoire commune transcendée par des convictions et des valeurs partagées, parfois animées de forces contradictoires. La philosophe Simone Weil insiste sur la dimension d'enracinement à cette collectivité pour réellement constituer un peuple : « *Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments de l'avenir* »⁹. Les décideurs politiques à la tête de l'État sont l'organe exécutif qui décide de la stratégie. Ils représentent la volonté, prête à utiliser la force militaire pour des buts politiques. Les chefs militaires forment au sens le plus large les acteurs du commandement, du plus bas niveau tactique jusqu'au niveau de la planification et du commandement stratégique. Ils sont les acteurs responsables de ces armées qui recourent à la force pour des buts politiques.

Le chef militaire s'est ainsi habitué lors du demi-siècle précédent à avoir des pertes limitées dans ses rangs. Les opérations en ex-Yougoslavie, en Afrique, en Afghanistan, au Moyen-Orient ont égrainé les noms de dizaines de soldats morts pour la France. Ces combats ont été menés de manière professionnelle, avec un usage marqué de la technologie. Quelques événements récents

⁸ Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, Perrin, 1999, p. 48, « *La guerre [...] est faite d'une merveilleuse trinité [...] De ces trois caractères, le premier est plutôt celui du peuple, le second celui du général et de son armée, le troisième celui de l'État* ».

⁹ Weil, Simone, *L'Enracinement*, Folio, 1988, p. 36.

(Uzbeen 2008, Gwan 2012) ont pourtant laissé des traces, d'autant que certains soldats avaient été victimes d'actes terroristes. Pour autant, sur cette période, aucune grande unité terrestre n'a été réellement décimée, aucun bateau de guerre coulé avec tout son équipage, aucune escadrille de chasse n'a été détruite au combat. Il serait peut-être hâtif de se poser la question de savoir si les forces armées ont vu leur seuil de tolérance aux pertes baisser. Une habitude ne constitue pas une attitude figée, mais des dépendances et des phénomènes d'accoutumance ont pu se mettre en place. Le rapport entretenu par le commandement avec la technologie, les arsenaux et la numérisation du champ de bataille avec la nécessaire recherche du « tuer, sans être tué » pourrait avoir généré une certaine dépendance du commandement à limiter les pertes comme un but de guerre à part entière. En ce sens, l'utilisation des drones est pensée dans la perspective d'éloignement du combattant de la menace¹⁰.

Or, la stratégie le précise depuis l'Antiquité, la prise de risque est une option à prendre, dangereuse mais gage de victoire : « *Alea jacta est* ». Les vaincus peuvent avoir une certaine forme de gloire, ils n'ont cependant que ce gain pour justifier leurs morts. Prendre le risque de pertes importantes demeure ainsi théoriquement une option. Compte-tenu du seuil critique capacitaire atteint par les armées, dans le cas où il y aurait des pertes humaines massives, l'outil militaire pourrait en être fortement bouleversé, et plus profondément touché que par des pertes matérielles. Les militaires le savent et ils le redoutent. La régénération d'une force décimée dans le cadre de combats de vive force serait probablement un

¹⁰ De réduire les blessures, voire d'être confronté à des situations périlleuses engendrant la mort.

enjeu qui mobiliserait toutes les volontés. Le soldat est en effet précieux, il coûte cher à former, entraîner, équiper, et à régénérer.

Cette étude se veut interdisciplinaire. L'approche générale s'inspire de la psychologie et de la sociologie, de la philosophie et de l'anthropologie, de la stratégie et de la tactique. La nécessité d'observer les phénomènes sur le temps long, peuvent la classer dans la rubrique histoire tout en étant prospective. Le prisme d'analyse est évidemment injustement ancré sur une expérience du combat aéro-terrestre, les domaines naval, aérien, spatial et cyber méritant avec raison des considérations plus expertes.

Enfin, il paraît important de souligner que la mesure précise de la capacité des forces armées à supporter des pertes semble éminemment difficile à documenter en raison de ressources pas suffisamment nombreuses pour en tirer des conclusions scientifiques. Certains qui pensaient la jeunesse française amollie ont été surpris du comportement exemplaire au combat des très jeunes engagés français en Afghanistan. Des soldats sur lesquels le commandement n'a pas réellement misé se révèlent parfois d'un grand courage et l'inverse est malheureusement tout aussi vrai.

Compte-tenu des constats établis, il paraît nécessaire de s'interroger sur les dispositions des militaires à assumer les pertes en leur sein. De plus, interrogeons-nous si les enjeux ont suffisamment de valeurs - intérêts vitaux menacés, soutien populaire aux guerres - pour être associés à des buts politiques incluant l'éventualité de pertes importantes ? Comment peut-on envisager la guerre de demain ? Les forces armées sont-

elles installées dans un confort opératif aux possibles effets pervers ? Quel sens et quel prix donner encore au tribut du sang ? Les armées sont-elles disposées à assumer des pertes au combat ?

L'enjeu de guerre façonne l'acceptation des pertes. Les armées sont donc prêtes à assumer des pertes en fonction de cet enjeu. En outre, il semble que le traumatisme de la Première Guerre Mondiale innerve toujours les esprits et force à la mesure. Le commandement est ainsi devenu au fil du XX^e siècle rigoureusement économe de la vie des soldats.

En faisant d'abord ressortir les racines cardinales de l'art occidental de la guerre et son rapport aux pertes, les grands enjeux contemporains de leur acceptation par les forces armées françaises peuvent être soulevés. Des propositions pour mieux appréhender le rapport aux pertes peuvent alors être envisagées, avec toute la prudence qu'un sujet sur la mort nécessite.

1. La permanence des racines historiques.

Bien que principalement héritiers des bouleversements socio-économiques du XX^e siècle, les militaires occidentaux sont imprégnés de l'antiquité méditerranéenne. Difficilement quantifiables et mesurables parce qu'inscrites dans les représentations, elles constituent le substrat culturel de l'art occidental de la guerre. Cet art n'est pas pratiqué ailleurs de la même manière. Et cela a des incidences sur le rapport aux pertes et aux morts au combat et les représentations que nous en avons. Une représentation est en effet constituée par la fusion d'une perception et d'une conviction, qu'elles soient individuelles ou collectives.

De manière délibérée, il y a dans le propos suivant des impasses spatio-temporelles. Hors Occident, les grandes aires civilisationnelles ont leurs propres représentations de la guerre et donc des pertes. Leurs guerres ne recherchent pas à infliger à tout prix des destructions et des pertes massives à l'adversaire. Le bilan comptable de la fin de bataille est proprement occidental. La non-bataille, l'évitement, le contournement, la ruse et les stratagèmes demeurent en revanche fondamentaux sinon incontournables dans la plupart des cultures non occidentales. Cela ne signifie pas que cette culture ne relève pas de l'Occident - le rusé Ulysse en est d'ailleurs un parfait exemple. Cette approche indirecte est présente sans structurer pour autant les grands fondements de l'histoire guerrière de l'Occident.

Les civilisations non-occidentales nourrissent un rapport à la guerre plutôt indirect et peu frontal. La Chine confucianiste avec Sun Tse obéit à des mécanismes guerriers qui ne sont pas ceux de l'Occident : « *entre l'ennemi et vous, il doit en être comme du faible au fort, du vide au solide. Attaquez ouvertement mais soyez vainqueur en secret. C'est en cela que consiste l'habileté et la perfection même du commandement des troupes. Grand jour et ténèbres, apparence et secret : voilà tout l'art* »¹¹. Le Moyen-Orient avec le modèle arabe de la guerre a même placé le stratagème comme art premier : « *Ayez à cœur d'employer la tromperie dans la guerre, car elle vous permet d'arriver au but d'une façon plus certaine que la bataille dans un corps-à-corps sanglant [...] Veille à employer la ruse contre ton ennemi avec plus de soin que lui, quand il agirait de même contre toi [...] Sois plus confiant dans ta ruse que dans ta bravoure et donne plus d'importance à ta circonspection qu'à ton courage dans le combat, car la guerre est une suite d'actions pour tromper l'ennemi. C'est vraiment une guerre pour celui qui se précipite aveuglément dans une opération, et c'est un nuage passager pour celui qui reste circonspect [...] La tromperie donne de meilleurs résultats que la bravoure dans le combat* »¹². Le Japon avec le raffinement samourai conjugué à la spiritualité du bouddhisme zen, l'approche mongole avec la culture du raid et de l'oralité ont eu des influences sur l'Occident et son rapport à la guerre. Cependant, ces interactions sont demeurées limitées. L'Occident s'est plutôt opposé à ces civilisations par les

¹¹Sun Tse in Chaliand, Gérard, *Anthologie mondiale de la stratégie*, Bouquins, 2009, p. 289.

¹²Anonymes arabes, in Chaliand, Gérard, *Anthologie mondiale de la stratégie*, Bouquins, 2009, p. 501.

armes et a fini par les vaincre, dominant au XX^e siècle l'art international de la guerre. Les influences, probablement réelles, ont donc été d'une envergure limitée.

Il en va de même des civilisations primitives ou chamaniques, moins présentes dans les récits historiques dans la mesure où leurs peuples ne maîtrisaient pas l'écriture. Ces peuples, bien que sanguinaires pour certains, avaient et ont encore un rapport au sang versé à la fois sacré et magique. L'exaltation belliqueuse des Védas de l'Inde brahmanique participe de ces représentations.

L'Occident, quant à lui, tend à conjuguer le plus possible la guerre et la mort avec la rationalité, et cela dès la période grecque. L'Europe et les pays héritiers de la culture européenne ont peu à peu ajouté les éléments de leur histoire propre. Le modèle occidental contemporain de la guerre en constitue un résumé à la fois cohérent et disparate. Les pays qui composent cette aire culturelle ont également des approches parfois divergentes mais les racines le sont également. L'Europe de la défense et ses tiraillements illustrent bien ces tensions. Il est pourtant possible, sur le temps long, d'observer des traits structurants du modèle occidental de la guerre et du rapport entre les forces armées et les pertes au combat.

Ces traits paraissent s'articuler sur des périodes historiques fondatrices et parfois contradictoires. L'analyse est de ce fait éminemment simplificatrice. Il s'agit de relever des mouvements profonds qui conservent leur incidence aujourd'hui et révèlent les paradoxes de notre rapport à la guerre.

1.1. La tension entre les influences antique, chrétienne et révolutionnaire.

1.1.1. L'Antiquité : la bataille d'attrition.

Le premier élément clé de la représentation occidentale semble trouver son fondement dans l'Antiquité, en particulier grecque. En effet, l'art occidental de la guerre se place depuis les Grecs dans une logique d'attrition de l'ennemi. Le but est de faire culminer en un court moment, sauvage et violent, le conflit entre deux cités. Les règles sont connues, la bataille est une confrontation d'infanterie lourde. Les hoplites se rencontrent et se transpercent. Licence est donnée de tuer. C'est la thèse de l'ouvrage de Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*¹³ : après quelques centaines de minutes ultra violentes et terrifiantes, les vaincus se retirent et les vainqueurs occupent le champ de bataille. La violence est alors stoppée de manière décisive. Les familles, champs, habitations et richesses des cités sont donc préservés. La pulsion de mort est canalisée dans ce court instant d'affrontement où les vaincus laissent environ 20% des leurs sur le terrain. Les blessés meurent rapidement de septicémie et de soins inappropriés.

Le combat, pour violent et débridé qu'il est, demeure finalement rationnel. Il s'agit de déterminer un vainqueur, selon des règles du jeu acceptées et validées par les deux camps. L'ennemi ressemble à l'ami. La joute d'hoplites est une rencontre olympique où les joueurs se tuent. Même avec les barbares, les Grecs recherchent le paroxysme brutal, dans un cadre espace-temps très court. Peu importe

¹³ Hanson, Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre*, Texto, 2007.

d'ailleurs l'espace de la bataille, qu'il soit terrestre ou maritime. Dans *Les Perses*, Eschyle raconte : « *L'afflux des bateaux perses, partout, résistait ; mais leur multitude s'amasant dans une passe étroite [...] les trières grecques adroitement les enveloppent, les frappent, les coques se renversent ; la mer disparaît sous un amas d'épaves et de cadavres sanglants ; rivages, écueils sont chargés de mort, et une fuite désordonnée emporte à toutes rames ce qui reste des vaisseaux barbare [...] Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la mer, au large, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage vient tout arrêter ! Quant à la somme de nos pertes, quand je prendrais dix jours pour en dresser le compte, je ne saurais l'établir. Jamais, sache-le, jamais en un seul jour n'a péri pareil nombre d'hommes* »¹⁴.

La guerre évolue avec Rome. Si la Grèce voit dans la bataille une forme de cosmogonie¹⁵, Rome a un rapport à la guerre pragmatique et adaptatif. La manœuvre tactique devient réellement interarmes et pas seulement focalisée sur l'affrontement des infanteries lourdes. Le légionnaire est également un citoyen, conscrit avant la réforme de Marius (autour de 100 avant Jésus-Christ) puis professionnel. La Légion de la République romaine finit ainsi par l'emporter sur toutes les autres armées du pourtour méditerranéen, car elle affronte un autre et non un même, qu'elle massacre d'ailleurs sans état d'âme. Carthage et Corinthe sont détruites et rasées la même année en 149 avant Jésus-Christ. Les Carthaginois préfèrent ainsi être exterminés plutôt qu'on détruise leur ville. La philosophe Simone Weil dira à ce sujet que

¹⁴ Bodiou, Lydie, Véronique Mehl, François Héritier et Laure de Chantal, *Rouge sang*, Les Belles Lettres, 2015, p. 18.

¹⁵ Une forme de représentation du monde symbolique.

« qu'on ne pense [pas] que la compassion pour la patrie n'enferme pas d'énergie guerrière »¹⁶. Jules César l'illustre encore une fois quand il raconte sa victoire sur le peuple gaulois. « L'avantage du terrain, l'inexpérience et la fatigue de l'ennemi, le courage de nos soldats et l'entraînement qu'ils avaient acquis dans les batailles précédentes, tout cela fit que dès le premier choc les ennemis cédèrent et prirent la fuite. Gênés dans leurs mouvements, poursuivis par les nôtres dont les forces étaient intactes, ils perdirent beaucoup de monde ; ceux qui restaient, furent harcelés par la cavalerie, qui n'en laissa échapper qu'un petit nombre [...] Car autant les Gaulois sont, pour prendre les armes, enthousiastes et prompts, autant ils manquent, pour supporter les revers, de fermeté et de ressort »¹⁷.

Les armées occidentales conservent encore cette manière d'envisager la guerre comme destruction des forces de l'ennemi, de son centre de gravité, en un point culminant qui doit être décisif. Le théâtre tragique demeure l'aboutissement guerrier théorique, selon les vers de Boileau dans *L'art poétique*, « qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli, tiennent jusqu'à la fin le théâtre rempli ». La théorie est pourtant loin de la réalité et les tâtonnements de l'Occident, dans sa toujours actuelle domination stratégique, en est une belle illustration. Victor Davis Hanson va même jusqu'à dire : « Le modèle grec de la guerre a développé en nous une aversion pour ce que nous appelons le terroriste, le guérilléro, le franc-tireur qui choisit de faire la guerre d'une autre façon et n'est pas disposé à mourir sur le champ de bataille pour tuer son ennemi [...] Nous avons tellement admis pendant les

¹⁶ Weil, Simone, *L'Enracinement*, Folio, 1988, *op. cit.* p. 114.

¹⁷ César, Jules, *La Guerre des Gaules*, Constans, 1972, p. 148.

2500 dernières années le modèle grec de la bataille rangée que nous avons à peine remarqué qu'en fait la guerre en Occident ne lui ressemble plus depuis longtemps, pas plus que nous n'avons remarqué sa disparition dans les guerres de la fin du XXème siècle. Aucune armée nord-américaine ou européenne ne peut plus livrer une bataille par consentement mutuel à la manière grecque, à moins que, c'est une ironie, une guerre ne vienne à éclater entre nous »¹⁸. La popularité de films américains comme *300* (sur la bataille de Marathon) et de péplums récents comme *Gladiator*, *Troie*, ou *Alexandre*, au sein de la troupe et du commandement, est encore une fois une illustration de cette permanence du modèle grec et plus largement romain de la guerre. De nombreuses unités françaises, en Afghanistan, avaient dessiné sur leurs blindés le casque spartiate des guerriers de Lacédémone et fait inscrire sur leurs gilets pare-balles, « *Μολών λαβέ* », ce qui signifie « venez les prendre » (les armes)¹⁹. Ces soldats français se sont extraits du contexte afghan de contre-insurrection pour se placer dans les fantasmes d'un style de guerre bien dépassé et fantasmé.

1.1.2. L'Occident médiéval et moderne, matrice renouvelée de la mort au combat.

Le deuxième élément clé de l'art occidental de la guerre, dans son rapport aux pertes, puise sa source dans la chrétienté médiévale et son aboutissement rationnel au XVIII^e siècle. Cette période vient enterrer la logique d'attrition grecque pour lui préférer la mort moralisée par le discours évangélique. Les fantasmes contemporains

¹⁸ Hanson, Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre*, Texto, 2007, *op. cit.* pp. 13-14.

¹⁹ Pratique tolérée par le commandement.

d'aujourd'hui sur la brutalité médiévale, mais aussi sur le manque de rationalité des hauts et bas Moyen-Âge ont définitivement été levés par la médiéviste Régine Pernoud²⁰. Durant cette période, la guerre devient théoriquement hors-la-loi car contraire à l'esprit évangélique : « *Tu ne tueras pas* »²¹, « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* »²². La réalité conflictuelle en Europe oblige les clercs à moraliser cette guerre tout en exaltant les vertus du soldat, héritier du centurion de l'Évangile selon Saint Luc. Le clergé est le garant des lois et coutumes et cherche à civiliser la guerre. Il s'agit de rendre cohérent le message évangélique avec l'action guerrière médiévale « *En 1070, après la bataille de Hastings, un concile d'évêques normands présidé par Ermenfrid imposa une pénitence aux soldats de Guillaume le Conquérant, et cela, bien que la conquête ait été menée, sous la bannière pontificale, contre un parjure. Concile de Winchester de 1076, prévoyant un an de pénitence pour celui qui a tué un homme ; s'il ignore le sort d'un homme qu'il a blessé, quarante jours ; s'il ignore combien d'hommes il a pu tuer, un jour de pénitence par semaine, le reste de sa vie ; quant aux archers, qui risquent d'ignorer l'étendue des pertes qu'ils ont pu provoquer, trois fois quarante jours de pénitence* »²³. La guerre tend à être humanisée et spiritualisée. Toute passion pour la guerre devient passible de péché mortel. Les prêches sur les fins dernières terrifient les soldats de l'époque en les poussant à épargner les vies et limiter les risques.

²⁰ Pernoud, Régine, *Pour en finir avec le Moyen-Âge*, Éditions du Seuil, 1977.

²¹ Livre de l'Exode, Chap 20, Verset 13.

²² Évangile selon Saint Marc, Chap 12, Verset 31.

²³ Contamine, Philippe, *La Guerre au Moyen-Âge*, Presses Universitaires de France, 1980, pp. 432-433.

La tactique opère sur cette période une véritable régression qu'il n'est pourtant pas possible de réduire à cette seule explication morale. La légion romaine et sa maîtrise du combat interarmes est oubliée. La guerre devient longue, faite d'embuscades et d'affrontements limités. Les pertes amies ou ennemies ne sont pas recherchées pour elles-mêmes. Les nobles se battent comme des professionnels onéreux et comptés. Les pertes massives tendent donc à être évitées. La protection inflationniste des armures le symbolise. Les guerres tuent plutôt de manière indirecte, par les épidémies, les famines et le banditisme. « *Guerriers de profession, les Milites cherchèrent à mettre toutes les chances de leur côté et à limiter autant que possible, fût-ce au prix de l'efficacité, les risques de mort pour eux-mêmes mais aussi accessoirement pour leurs montures. « Mettre son corps en aventure de mort ou de prison », « mettre son corps et sa vie à abandon », soit, mais sans nul goût pour le fanatisme suicidaire ; les notions de sacrifice, de dévouement absolu semblent étrangères à la mentalité médiévale* »²⁴. La levée de l'Ost coûte très cher. La bataille rangée est évitée à tout prix. Les fameuses batailles de la Guerre de Cent Ans, Crécy, Poitiers et Azincourt sont certes meurtrières et frontales. Cependant, ce type de bataille est rare – à peine trois en soixante-dix ans. Ces batailles ne plaisent pas aux représentations de l'époque qui lui préfèrent les sièges, les embuscades d'un du Guesclin, les chevauchées de bandes armées, les escarmouches d'archers. Les Croisades font figure d'exception, car c'est l'autre qui est combattu et non le même. Les affrontements à la grecque entre citoyens libres et semblables au Moyen-Âge sont généralement évités. La pratique du mercenariat se généralise. Les combats navals

²⁴ *Ibid.* p. 413.

sont également parcellaires et l'affrontement direct sur mer est rare, concrétisant ainsi une régression tactique générale. Les grandes flottes s'évitent. Il faut attendre Lépante en 1571 pour renouer avec l'esprit des batailles navales antiques comme Salamine (480 avant Jésus-Christ) ou Actium (31 avant Jésus-Christ).

Il n'est pas étonnant que se développe l'amour courtois où les chevaliers, nobles et preux, mettent leur force au profit d'une cause justifiant alors la violence dont ils peuvent faire preuve. L'héroïsme vient ici se conjuguer avec la sainteté, dans l'absolu bien évidemment. La réalité des combats de l'époque est intrinsèquement brutale. Les idéaux demeurent pourtant, personnifiés en Louis IX, le roi « saint et preux ».

L'approche idéaliste médiévale demeure toujours actuelle dans les représentations un peu romantiques et spirituelles des vertus du guerrier occidental. Les adoubs au sabre ou à l'épée des officiers en école de formation, les remises de décoration comme la Légion d'Honneur, l'héraldique, les codes d'honneur, les chants de promotion sont les descendants directs d'une époque médiévale de plus de dix siècles qui, en façonnant les paysages des campagnes françaises et européennes, en a façonné également les inconscients. En portant une « armure » contemporaine avec gilet pare-balles et casque en céramique, le soldat occidental ressemble paradoxalement plus au chevalier médiéval qu'au grenadier d'Austerlitz.

La Renaissance, le XVII^e puis XVIII^e siècle, avec leur lot d'inventions, révolutionnent la pratique de la guerre et de la tactique, et opèrent de ce fait une sorte de synthèse du modèle grec et de la rationalité de l'époque. Le

christianisme demeure en arrière-plan des représentations polémologiques. Le Moyen-Âge est vu comme une époque barbare de régression, ce qui est une réalité concernant la tactique ; l'Antiquité redevient à la mode et la civilisation se raffine. Dans une dynamique identique, la guerre tente également d'opérer une réconciliation entre Antiquité et christianisme, entre morale et efficacité rationnelle, entre tactique et avancées technologiques, entre logique d'attrition et humanisme.

Il est ainsi logique que le modèle grec de la guerre avec une courte, intense et décisive bataille soit recherché. Les pertes doivent être limitées et l'affrontement doit ressembler à la tragédie classique grecque. En effet, cela devient possible en Europe dans la mesure où le partage d'une civilisation et de coutumes communes rend le continent très cohérent, dans sa représentation du monde, à la manière du Péloponnèse grec de l'Antiquité.

Le pouvoir absolu est tempéré par les us et coutumes et les privilèges : « *Sire, vous pouvez tout, mais vous ne devez pas vouloir tout ce que vous pouvez* »²⁵ dit le dicton populaire d'Ancien Régime. La souveraineté réside dans le roi qui est également chef des armées et dispose de ses sujets. Les troupes sont pourtant professionnelles, le tirage au sort permettant de résoudre parfois leur manque; elles sont coûteuses et comptées. Le roi se considère comme usufruitier des biens et des personnes de la couronne. Le patrimoine qui lui a été transmis le rend administrateur et non propriétaire. Il ne possède pas ses sujets et ne peut écrire de testament aliénant son royaume²⁶. Avec la fin de

²⁵ Méthiviers, Hubert, *L'Ancien Régime*, Presses universitaires de France, 2002, p. 35.

²⁶ *Ibid.* p. 36.

la féodalité, la haute noblesse se désintéresse en France de la guerre et perd sa légitimité protectrice. L'impôt du sang fondant ses privilèges et ses rentes n'est quasiment plus payé par la haute noblesse à la fin du XVIII^e siècle.

La pratique de la guerre est encadrée par une théorie de la guerre qui se technicise et se conceptualise. La rationalité scientifique, héritière de la scolastique de Thomas d'Aquin et prenant son indépendance, infuse également le champ de la polémologie. Les écrits de Machiavel, Hobbes, Guibert introduisent un rapport aux pertes plus froid et décomplexé. En effet, la pensée politique vient à considérer que les rapports entre États relèvent du champ de l'anarchie et par conséquent du pur rapport de force.

Parallèlement, les Lumières moralisent la guerre, prenant le pas sur l'influence du christianisme. Les philosophes investissent le champ de la morale et remplacent les prêtres, au moins dans la haute société où leur aura est incontestable. L'article *Guerre* de L'Encyclopédie procède de cette analyse de la guerre, vue comme un champ spécial à codifier pour éviter les pertes, tout en exaltant l'exemple antique : « *C'est cet art auquel les Lacédémoniens autrefois & ensuite les Romains sacrifèrent toutes les autres sciences. C'est l'art de ménager la vie des combattants & de remporter l'avantage* »²⁷. La morale kantienne dans son *Projet de paix perpétuelle*²⁸, élabore une réflexion sur le caractère fondamentalement désordonné de la guerre, en faisant

²⁷ Le Blond, Tressan, et Jaucourt, *L'Encyclopédie*, Première Edition, 1757, tome 7, p. 986.

²⁸ Kant, Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*, Nathan, 2010.

primer la défense de la souveraineté du royaume sur les questions morales. Il apparaît pour Kant nécessaire de rendre juridiques les rapports entre États pour tendre vers le commerce et sortir de l'état de guerre.

À l'aube de 1789, la synthèse paradoxale entre les influences antique et médiévale s'est peu à peu opérée, à mesure que l'idée nationale émerge. Les guerres sont dites civilisées, opposant des soldats professionnels lors de batailles décisives et meurtrières, déroulées dans un temps très court. Les règles du jeu semblent connues entre les acteurs, la conflictualité n'apparaissant que pour rétablir les équilibres géopolitiques. Les généraux se montrent avares de leurs ressources, comptées et qualifiées ; la tempérance est vertu cardinale.

1.1.3. La geste révolutionnaire et napoléonienne : levées en masse et romantisme de la guerre.

En se lançant dans la Révolution, les Français s'apprêtent à bouleverser l'art de la guerre, pour faire coïncider l'idéal nationale avec le combat. Une nouvelle matrice émerge qui détermine encore aujourd'hui le rapport de l'Occident à la masse de manœuvre et à la démographie. Avec ses 28 millions d'habitants en 1789, la France est le pays le plus peuplé d'Europe. Sa démographie est prospère. Tout homme en âge de combattre est une potentielle ressource : au nom de la Nation, la liberté individuelle de choisir ou non de combattre est levée. Le combat devient un devoir moral. « *La mort du militaire français devient la mort du citoyen*

soldat »²⁹. Dans l'Antiquité, quand Athènes lève son armée d'hoplites, les métèques, les pauvres et les esclaves ne sont pas concernés. En abolissant les privilèges et en instaurant l'égalité comme principe premier, la Révolution initie une dynamique où tous les hommes sont en armes, où l'énergie guerrière de tous est galvanisée.

La période révolutionnaire se nourrit aux influences du passé et puis les dépasse et les contredit. L'idéalisme des Lumières est bien présent quand, en mai 1790, lors d'incidents navals avec l'Angleterre, Robespierre propose une « *renonciation à la guerre* » et une « *Déclaration de paix au monde* ». Pourtant, le 2 septembre 1792, pour répondre à la menace militaire des coalisés qui viennent de prendre Verdun, Danton propose : « *Une partie du peuple va se porter aux frontières, une autre va creuser des retranchements, et la troisième avec des piques défendra l'intérieur des villes. Mais ce n'est pas assez : il faut envoyer partout des commissaires et des courriers pour engager la France entière à imiter Paris ; il faut rendre un décret par lequel tout citoyen soit obligé, sous peine de mort, de servir de sa personne, ou de remettre les armes* »³⁰. Cette motion terrible est adoptée immédiatement par l'Assemblée. Les dés sont jetés, tout civil qui ne veut pas être un soldat devient criminel et passible de mort. L'idée de guerre totale de masse vient de naître. Toutes les ressources, hommes et matériel, sont jetés dans l'aventure de guerre. La compassion pour la patrie en danger est la motivation ultime. Le général Dumouriez, à la tête des troupes françaises, dit, peu avant

²⁹ Corvisier, André, *Les hommes, la guerre et la mort*, Economica, 1985, p.387.

³⁰ Thiers, Adolphe, *Histoire de la Révolution française*, Purne Jouvett et Cie Editeurs, 1880, Livre VIII, p. 309.

Valmy, montrant sur une carte la forêt de l'Argonne : « *ce sont là les Thermopyles de la France* »³¹. À Valmy le 20 septembre 1792, l'armée coalisée professionnelle et expérimentée, recule face à une armée française, novice mais galvanisée. Valmy devient le premier jalon des succès français de la période révolutionnaire et napoléonienne. Les princes européens ne saisissent pas le profond bouleversement qui vient de se jouer à Valmy et commencent à le payer. L'État français, organisateur de la Nation en armes devient le centre de gravité à abattre et non pas seulement le corps de bataille de l'armée française. À compter de la Révolution, toute défaite majeure engendre alors le plus souvent une chute de régime en Europe.

Le ressort profond de cette armée d'infanterie levée sous l'impulsion de la Révolution concerne bien la passion pour l'égalité. Les soldats aliènent leur liberté à une discipline de fer pour vivre la fraternité d'armes et d'égalité devant la mort. Cette formidable énergie guerrière explique la puissance de la cohésion des carrés de grenadiers de la période napoléonienne. Elle explique également l'absence de mutineries majeures. Napoléon, prenant le pouvoir sur les faiblesses du Directoire, comprend le formidable atout qu'il a en main. Chaque victoire assure un peu plus son prestige et la cohésion de la troupe. Même la bataille d'Eylau, le 8 février 1807, avec ses dix mille tués et blessés n'entame pas le prestige de l'Empereur. La phrase cynique qu'il aurait dite le soir de la victoire, en inspectant comme à son habitude le champ de bataille, l'illustre bien : « *Une nuit de Paris réparera tout ça* ».

³¹ *Ibid.* Livre VIII p. 335

La mort au combat devient belle et romantique et se justifie. Les chefs n'ont pas à avoir d'état d'âme à risquer la vie de leurs soldats puisque ces derniers meurent pour l'idée nationale, cause sacrée qui les dépasse, achèvement sécularisé du précepte évangélique « *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* »³². Seule compte la compétence tactique pour le chef militaire. Les hommes donneront leur vie ; d'ailleurs ils sont une ressource. L'idéalisme médiéval et celui des Lumières s'estompent sur le plan moral pour ne laisser prédominer que le modèle grec de la guerre, modèle inachevé et tronqué puisqu'il met aux prises des masses de centaines de milliers d'hommes. Ces masses s'affrontent, par classes d'âge. Les recruteurs sont obligés d'avoir recours à des adolescents et des quadragénaires pour pallier une jeunesse décimée. Comme l'exprime bien Jacques Bainville³³ la guerre de l'Empereur est gourmande de succès tactiques et d'hommes puisque les buts de guerre n'ont pas de fin : la puissance de la France déséquilibre l'Europe et réveille les énergies guerrières des autres nations en germe. L'idée nationale s'exporte alors, en particulier en Prusse, jusqu'à la chute de l'Empereur.

Une esthétique de la mort guerrière se développe sous l'ère napoléonienne. Elle ritualise et exorcise les angoisses de la mort et des blessures au combat. La Révolution, en abolissant les privilèges a fait disparaître tout le décorum guerrier d'Ancien Régime, sobre et raffiné comme la peinture rococo. Napoléon, avec sa compréhension profonde de l'énergie humaine, réinvente les costumes, uniformes, traditions et rituels militaires, avec faste et

³² *Evangile selon saint Jean*, chapitre 15, verset 13.

³³ Bainville, Jacques, *Napoléon*, ST2, 2012.

déméure. Les décorations exaltent le courage, l'aristocratie d'Empire représente la caste guerrière qui a reconquis de réels quartiers de noblesse, où l'hérédité ne compte pas. Chacun peut prétendre la rejoindre par ses propres mérites. Il est acceptable de prendre des risques inconsidérés, pour soi-même et pour les autres, puisque les gains sont immatériels et comblent ce besoin profond de l'âme humaine qu'est la soif d'une destinée glorieuse et célèbre. Chacun peut ainsi prendre l'escalier du mérite.

Tout le XIX^e siècle français vit dans le souvenir napoléonien. Les questions existentielles romantiques sur la beauté et l'esthétique de la mort sont à la mode dans les armées et toute la société. Alfred de Vigny dans *Servitude et grandeur militaire*³⁴, décrit ce vide qui saisit les soldats après 1815, comme si l'aventure avait été stoppée à jamais. La chair à canon se plaint paradoxalement de ne pas être employée comme savait si bien le faire le « grand Napoléon ». Les défaites de Sidi Brahim en 1844, de Camerone en 1860 et de Bazeilles en 1870, deviennent alors des mythes fondateurs pour les Chasseurs à pied, la Légion étrangère et les Troupes coloniales : on célèbre la mort sans esprit de recul, le courage étant encore plus beau dans la défaite. La réflexion militaire ne doit pas se poser sur les buts de guerre et le renouvellement de la tactique mais bien sur la valeur et le courage d'unités galvanisées.

Cette influence de l'épopée révolutionnaire et napoléonienne est encore prégnante et consciente dans les représentations des armées aujourd'hui. La figure de Napoléon est tutélaire et l'égalité dans la fraternité d'armes au cœur des discours de tous les chefs militaires.

³⁴ Vigny, Alfred de, *Servitude et grandeur militaire*, Folio, 1992.

Il permet une légitimation de la prise de risque. Génie tactique, Napoléon est également un génie de psychologie guerrière, sachant galvaniser et apaiser, récompenser et punir, sacrifier et exalter. Son influence est demeurée grande sur tout l'Occident, toujours sidéré par le vol de l'Aigle.

1.1.4. La Première Guerre Mondiale : une plaie béante.

La France entre dans la Grande Guerre en fondant tous ses espoirs sur l'énergie nationale et son potentiel offensif, dans l'esprit revancharde de la guerre de 1870. Le XIX^e siècle a en effet parachevé le rationalisme par le positivisme. La foi en un progrès technologique libérateur, couplée à un sentiment national renforcé par la perte de l'Alsace Lorraine rend optimiste ; la douche est pourtant froide et cruelle. En effet, la journée du 22 août 1914 avec ses quarante mille morts est une catastrophe. « *La légèreté avec laquelle on avait pris en considération la question des pertes, avant la Grande Guerre, contribua finalement beaucoup à faire de celle-ci « la catastrophe originelle du XXe siècle »*³⁵.

La doctrine militaire au déclenchement du conflit se fonde théoriquement sur l'offensive à outrance, censée donner une victoire rapide et soudaine, au mépris d'une analyse profonde de l'évolution de la puissance de feu et des retours d'expérience de la Guerre de Sécession. Pourtant, l'offensive à outrance est justifiée par une analyse sur les pertes, dont le caractère massif est anticipé.

³⁵ Gué, Christophe, « Les pertes françaises en août et septembre 2014 », in *Les cahiers d'études et de recherche du musée de l'Armée*, 2004, p.19.

Seule une victoire rapide et décisive devrait éviter un enlèvement. Il faut attendre 1916 pour comprendre que cette victoire décisive n'est pas à portée de main. Roger Fraenkel, dans l'ouvrage polémique *Joffre, l'âne qui commandait des lions* cite le « Règlement sur la conduite des grandes unités du 28 octobre 1913 [...] Pour vaincre, il faut rompre par la force le dispositif de combat de l'adversaire. Cette rupture exige des attaques poussées jusqu'au bout, sans arrière-pensées. Elle ne peut être obtenue qu'au prix de sacrifices [...] Le succès revient non pas à celui qui a le moins de pertes, mais à celui dont la volonté est la plus ferme [...] Pour l'exécutant, l'attaque est toujours menée avec la résolution d'aborder l'ennemi à l'arme blanche et de le détruire. Il poursuit en citant ensuite le Règlement du service des armées en campagne du 2 décembre 1913 [...] Seul le mouvement en avant poussé jusqu'au corps-à-corps est décisif et irrésistible [...] La tâche qui incombe à l'infanterie est particulièrement rude et laborieuse. Elle ne peut être remplie qu'au prix d'efforts prolongés, et souvent renouvelés, d'une énorme dépense d'énergie physique et morale et de sacrifices sanglants [...] La chaîne des tirailleurs est renforcée à mesure que les vides s'y produisent [...] C'est avec la baïonnette que l'infanterie brise la dernière résistance de l'ennemi. L'assaut, c'est-à-dire l'abordage à l'arme blanche, peut seul dénouer la crise ». L'auteur en conclut : « Les boucheries à venir ne constitueront donc pas une surprise pour l'état-major »³⁶. Les pertes militaires sont une donnée tactique brute, au même titre que les stocks d'obus et de munitions. La ressource humaine est envisagée avec une vision

³⁶ Fraenkel, Roger, *Joffre, l'âne qui commandait les lions*, Editions italiques, 2004, p. 164.

mécaniste. La logique d'attrition est demeurée selon l'expression attribuée au général allemand Falkenhayn « *je vais saigner à blanc l'armée française* », en guise de synthèse de son plan de manœuvre de la bataille de Verdun en 1916.

Le sujet est connu, d'ailleurs il a fait l'objet de gigantesques fresques, analyses et descriptions : la Première Guerre Mondiale est une saignée pour les armées françaises et plus largement européennes. L'énergie guerrière tant vantée est fauchée par les mitrailleuses, les obus et les gaz. Les Poilus continuent avec honneur et discipline à combattre pour défendre un pays menacé d'invasion. Mais le nationalisme ne prend plus réellement sur leur cœur. La propagande l'utilise et rassure l'arrière. L'avant est aux prises avec la réalité du front et son horreur. Le commandement de contact partage avec la troupe les mêmes conditions de vie et de mort. La fraternité d'armes demeure un moteur extrêmement puissant de l'acceptation des pertes, de la vue du sang et des souffrances. Henri Tézenas du Montcel, dans *L'Heure H*, décrit bien ce formidable ressort de la guerre : « *Si j'ai fait de mon mieux pour épargner les vies si précieuses qui m'étaient confiées, c'est en fin de compte à la chance, ou bien plutôt à la protection divine que nous devons encore d'avoir été relativement épargnés. Mais les regards confiants de tous ces hommes qui cherchent le mien m'est infiniment doux : aucune récompense, aucun plaisir humain ne sont comparables à ceux que peut donner à un chef la reconnaissance ainsi offerte par les hommes qu'il a menés au combat* »³⁷.

³⁷ Tézenas du Montcel, Jean, *L'Heure H, Etapes d'infanterie 1914-1918*, Valmont, 1960, p. 463.

De manière plus générale, toutes les approches de la guerre inscrites dans l'inconscient collectif militaire français, qu'elles qu'en soient les tendances, se heurtent à une guerre au nouveau visage, qui fait s'effondrer toute vision romantique ou idéaliste. La réalité est crue mais le sacrifice accepté. Stéphane Audoin-Rouzeau explique : « *Les tranchées constituèrent en effet un lieu de vie effroyable, surtout lorsque les conditions climatiques (grands froids d'hiver, intempéries transformant les tranchées en cloaques...) mais aussi sanitaires (champ de bataille des Dardanelles en 1915, armée d'Orient retranché de Salonique à partir de 1916), ou encore les spécificités topographiques [...] étaient particulièrement défavorables [...] Faute de moyens d'évacuations rapides, face aux risques d'infection des blessés (gangrène), face aussi aux terribles effets corporels des nouveaux agents vulnérants, l'expérience des blessés fut très souvent effroyable, au sein de chaînes de soins systématiquement engorgées [...] On peut parler d'une forme de consentement au conflit au sein des sociétés européennes* »³⁸.

La Première Guerre Mondiale parachève ainsi la levée en masse révolutionnaire pour la rendre définitivement intolérable. Toutes les familles européennes sont endeuillées en 1918. Les armements ont rendu le champ de bataille lunaire et désolant de laideur. Les anciens combattants sont condamnés à vivre avec leurs souvenirs. Une nouvelle médaille est créée, la Croix de guerre, les fourragères fleurissent sur les drapeaux et étendards. Mais les uniformes chatoyants, les cuivres luisants de l'ère

³⁸ In Durieux, Benoît, Jean-Baptiste Jeangène-Wilmer, et Frédéric Rammel, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Presses Universitaires de France, 2017, p. 1085.

napoléonienne paraissent bien loin. Les uniformes sont devenus mornes et tristes. La désillusion est cruelle. Avec le sentiment qu'une génération entière s'est sacrifiée, il n'est plus possible de se projeter dans la possibilité d'un sacrifice équivalent. « *L'expérience de la mort violente s'est glissée dans une majorité de familles, la crainte de souffrances accidentelles ou délibérément infligées par les batailles est désormais partagée par presque tout le monde, de sorte que l'utilité de la prochaine paraît désormais douteuse* »³⁹.

1.1.5. *L'imprégnation de l'inconscient militaire.*

La France de l'entre-deux-guerres se remet doucement du traumatisme. Le prestige de la guerre est mort en 1918. Les vétérans sont présents dans l'ensemble de la société. La trace demeure indélébile et constitue la nouvelle matrice de l'acceptation des pertes par les forces armées. Au lendemain de 1918, aucune doctrine militaire ne se permet d'exalter l'offensive. Aucun chef ne peut oser regarder sa troupe seulement comme un bel outil mécanique. Chaque œil de soldat compte, chaque poitrine est désormais unique.

Cette nouvelle donnée a pour première conséquence directe de pousser la doctrine militaire à exalter la défensive et à consacrer son énergie à prendre soin de la troupe. La ligne Maginot est pensée pour défendre et faire durer la troupe, dans des conditions acceptables et avec un ravitaillement de qualité. La manœuvre devient lente et programmée, figée par le plan écrit, obérant les effets d'une subsidiarité tactique vertueuse. La prochaine guerre est pensée comme meurtrière et longue, sous le prisme de

³⁹ Keegan, John, *Anatomie de la bataille*, Perrin, 2016, p.305.

l'économie ses forces. Ce principe de la guerre de Foch, l'économie des forces, devient le principe cardinal. Il y a même un rejet des armes offensives dans l'entre-deux guerres car inacceptables comme le char ou l'avion.

La deuxième conséquence, difficile à mesurer mais dont le postulat paraît solide, est que la défaite de 1940 trouve l'une de ses causes dans l'hébétéude d'une armée française rigidifiée rechignant à la guerre, du fait d'avoir déjà trop donné. Le rappel des conscrits en 1939 a certes fonctionné comme une mécanique bien huilée. Les chars alliés sont plus nombreux et plus performants, les avions également. Pourtant, le front de la Meuse cède à Sedan le 12 mai 1940, les unités d'infanterie française se replient sans ardeur combattante face aux audacieuses unités de panzers de Guderian qui dévalent sur les unités françaises, appuyés par une Luftwaffe terrifiante⁴⁰. Des actes héroïques face aux Allemands ont lieu, isolés et désespérés. Mais le pays est las et tombe comme un fruit mûr.

Une troisième conséquence est politique : le pays est confié au maréchal Philippe Pétain. Les trois piliers clausewitziens ont confiance en lui. Les armées savent qu'il a épargné le sang des soldats en 1917, contre le général Nivelle. Le parlement issu du Front Populaire est au pied du mur et lui vote volontiers les pleins pouvoirs. Le peuple a besoin d'un guide en lequel il a confiance. La cohésion nationale est en partie retrouvée, autour d'un homme qui doit sa posture et son aura à la Première Guerre Mondiale. La légitimation de Vichy puise sa source en 1916, au cœur de la bataille de Verdun et du sacrifice des

⁴⁰ Freiser, Karl-Heinz, *Le mythe de la guerre éclair*, Belin, 2003.

Poilus. Les forces armées prêtent alors serment au maréchal, prélude à de grands déchirements éthiques les années suivantes.

Et pour finir, une dernière conséquence est l'usage récurrent, à partir de 1944, des troupes étrangères et coloniales pour les combats majeurs. Le corps expéditionnaire français du général Juin en Italie en 1944, la 2^{ème} DB de Leclerc et la II^{ème} Armée de de Lattre dans l'est de la France à l'hiver 1944-1945 sont principalement des unités à ossature africaine. Les combats d'Indochine à compter de 1945 sont loin des préoccupations des Français. Des troupes d'élite, étrangères et coloniales font donc la guerre, épargnant le sang des Français qui, en métropole, reconstruisent le pays. Même en Algérie où les appelés sont engagés, les combats violents sont réservés aux troupes de choc parachutistes, le plus souvent coloniales et étrangères dont les officiers sont Français. En Algérie, entre 1954 et 1962, les militaires actives représentaient 22 % de l'effectif total engagé et ont eu 49 % des pertes tandis que les appelés de contingent représentaient 78 % de l'effectif engagé et ont eu 51 % des pertes⁴¹. Les unités professionnelles sont donc bien plus touchées. Les conflits post coloniaux continuent dans la même veine jusqu'à la Guerre du Golfe : les unités professionnelles sont envoyées en opération extérieure pendant que les appelés tiennent garnison en Allemagne où le besoin de masse est important. L'exemple de l'envoi du 2^e Régiment Étranger Parachutiste à Kolwezi en mai 1978 l'illustre encore une fois.

⁴¹ Journal officiel du 4 août 1986. Les pertes au sein des militaires d'active sont de 11 283, sur un effectif engagé de 317 545 soldats professionnels. Le nombre de morts pour les appelés du contingent est de 11 913, pour un effectif engagé de 1 101 585 appelés.

En définitive, en 1989, au moment de la chute du mur de Berlin, les forces armées françaises semblent toujours imprégnées profondément par les pertes de la Première Guerre Mondiale. Le commandement est strictement économe des soldats et la troupe conserve en elle cet esprit des Poilus, prêts à se sacrifier, certes, mais si l'exemple est donné et le sens de la mission expliqué. Les plans et ordres d'opération demeurent pourtant focalisés sur l'attrition de l'ennemi, seul choix possible d'art de la guerre, en raison des logiques profondes de la guerre industrielle devenue nucléaire.

1.2. Les dividendes de la paix : les illusions sanglantes.

1.2.1. Les leurre de la guerre aérienne exclusive et les drames du soldat de la paix.

En 1989, à la chute du Mur de Berlin, les États-Unis deviennent la seule hyperpuissance et donnent le ton de la stratégie. La représentation américaine de la guerre prédomine. Elle est un équilibre entre les influences précédemment évoquées. Cependant, le peuple américain n'a pas été saigné comme l'ont été les autres pays d'Europe⁴². Il a payé un impôt du sang, mais relatif. Le trauma appartient à l'Europe. Les années 1990 voient se formuler des réflexions sur « *les dividendes de la paix* »⁴³,

⁴² Environ 400 000 soldats américains morts pendant la Seconde Guerre Mondiale. Nese F. DeBruyne, « American war and military operations. Casualties : lists and statistics » in *Congressional research service*, <https://fas.org>, 14 septembre 2018.

⁴³ Daniel, Jean-Marc, « Finances publiques: les dividendes de la paix », in *Revue de l'OFCE*, 1993, p.96 : « *La redéfinition du rôle de l'armée, accélérée et justifiée par la nouvelle donne diplomatique issue de la*

sur « *la Fin de l'Histoire* »⁴⁴ mais aussi sur « *le choc des civilisations* »⁴⁵. Il se célèbre pour les uns l'avènement d'une éclipse de la guerre dans les relations internationales tandis que des pessimistes voient monter des signaux de tensions nouvelles et imprévues, axées sur les questions culturelles et identitaires.

Confrontés à une absence de partenaire stratégique de rang équivalent et tirant les conclusions tactiques de la Première Guerre du Golfe ainsi que du Viêt-Nam, les militaires américains théorisent dans la désormais célèbre « *Révolution dans les affaires militaires* » (RAM ou RMA, *Revolution in military affairs*) l'émergence d'une nouvelle guerre qui permettrait d'éviter les pertes amies par la combinaison de moyens technologiques intégrés, connectés et intelligents. Cette guerre repose sur l'usage massif des moyens aériens de coercition, en vue d'un « *zero friendly forces killed in action* ». Le penseur Jomini demeure ainsi au cœur de la pensée militaire américaine qui dans son *Traité des grandes opérations militaires*⁴⁶ emploie le terme d'« *anéantissement* », comme but ultime de la bataille. Toutes les doctrines américaines, de 1817 à la Guerre du Golfe sont imprégnées de la pensée de Jomini⁴⁷. La RAM n'y échappe pas et s'inspire également de ce courant de pensée, formalisant ainsi une sorte de

disparition de l'URSS et de celle du communisme en Europe, s'est faite dès le début des années quatre-vingt-dix. ».

⁴⁴ Thèse principale de l'ouvrage de Fukuyama, Francis, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, Flammarion, coll. Histoire, 1992.

⁴⁵ Huntington, Samuel P. « The clash of civilizations ? », in *Foreign Affairs*, été 1993, p. 1 : « *The great divisions among humankind and the dominating source of conflicts will be cultural* ».

⁴⁶ Jomini, Antoine-Henri, *Traité des grandes opérations militaires*, Nabu Press, 2013.

⁴⁷ Colson, Bruno, *La culture stratégique américaine*, Economica, 1993.

bataille grecque technologique où l'ennemi doit être anéanti sans risquer la destruction des unités amies. La RAM s'articule, outre la supériorité informationnelle, sur le combat sans contact et à distance⁴⁸. *L'action envisagée vise à maîtriser totalement l'information tout en éloignant les hommes du théâtre d'opération, et par extension, à ne causer aucun mort*⁴⁹. Le commandement militaire américain devient avare de ses propres ressources humaines et par contre dispendieux dans ses ressources matérielles ainsi que financières. Les colonels chinois Qiao Lang et Weng Xengsui analysent en 1997 la Première Guerre du Golfe et vont jusqu'à dire « *Les soldats américains sont des vases de porcelaine qu'on a peur de briser [...] La RAM est une mode. Lorsque les Américains s'enrhument, le monde éternue* ». Le but est de « *tirer des oiseaux avec des balles en or* »⁵⁰. Si on s'extrait d'une analyse tactique et qu'on se place sur le plan de l'analyse anthropologique, les Américains introduisent une dissymétrie telle dans l'art de la guerre que les adversaires, humiliés, n'ont qu'un seul choix, s'adapter et toucher ce qui s'est constitué comme un but de guerre à part entière : la préservation des troupes américaines.

L'intermède de la guerre aérienne exclusive a lieu de 1990 à 2003. Les conflits dans lesquels sont engagés les États-Unis sont menés par les airs. Une campagne caractéristique a lieu du 16 au 19 décembre 1998, lors de l'opération américano-britannique *Renard du désert*, dans le ciel irakien. Les bombardements par frappes aériennes

⁴⁸ Joxe, Alain, « Révolution dans les affaires militaires (concept américain de) », in Montbrial, Thibault, et Jean Klein, *Dictionnaire de stratégie*, Presses universitaires de France, 2000, p.451.

⁴⁹ Zubeldia, Océane, *Histoire des drones*, Perrin, 2012, p. 45.

⁵⁰ Liang, Qiao, et Wang Xiangsui, *La Guerre hors limites*, Rivages poche, 2006, p. 124.

et missiles de croisière détruisent des cibles militaires réputées fournir des capacités de production, de stockage et d'approvisionnements d'armes de destruction massives. Entre 600 et 2000 irakiens auraient été tués. Il n'y a aucune perte chez les alliés. Le président Bill Clinton salue l'opération comme un succès⁵¹. Les opérations en Bosnie et au Kosovo sont également conçues comme des guerres aériennes par les États-Unis. La bataille décisive se joue dans les airs, les troupes au sol sous bannière de l'ONU sont chargées de faire de l'interposition, sous le vocable de soldats de la paix. Les casques bleus ne sont d'ailleurs pas des GI américains.

Les forces européennes et au premier chef les armées françaises, sont projetées au sol sous mandat des Nations Unies avec la dénomination de soldats de la paix. Le général sir britannique Ruppert Smith, dans son ouvrage *L'utilité de la force*⁵², explique que cette appellation génère de la confusion. Le massacre de Srebrenica (7 à 10 000 bosniaques tués) aurait pu être évité si les soldats à casque bleu avaient eu un réel mandat de combat. On ne peut pas être « *être un tout petit peu enceinte* »⁵³ dit-il. Les armées font l'expérience d'une guerre inédite dans leur histoire. L'attrition de l'ennemi n'est pas recherchée car aucun ennemi n'est désigné et c'est donc l'attrition amie qu'on subit. Les risques pris dans la *Sniper alley* au cœur de Sarajevo relèvent de la même inutilité de la force. L'acceptation des pertes par les armées devient difficile, comme si les soldats étaient dépossédés de leur propre identité. *A contrario*, les opinions publiques sont plutôt

⁵¹ http://www.globalsecurity.org/military/ops/desert_fox.htm

⁵² Smith, Ruppert, *L'utilité de la force: l'art de la guerre aujourd'hui*, Economica, 2007, p. 184.

⁵³ *Ibid.*

enclines à soutenir ces pertes, la guerre au cœur de l'Europe médiatisée revêtant des charges symboliques puissantes. La France perd ainsi dans les opérations en ex-Yougoslavie 116 soldats, dont 50 morts pour la France (les autres étant morts de faits divers qui ne relèvent pas des combats)⁵⁴. Le 27 mai 1995, les combats du pont de Vrbanja redonnent de l'épaisseur à l'acceptation de la prise de risque. Lors de la cérémonie d'obsèques militaires des marsouins Amaru et Humblot, le 1^{er} juin 1995 à Vannes, le président Jacques Chirac dit : « *Les marsouins Amaru et Humblot sont morts pour une certaine idée de la France, une France qui refuse de s'abandonner à la fatalité et à l'irresponsabilité* ». Une génération de militaires français est de ce fait marquée par l'expérience yougoslave.

Les adversaires de l'Occident commencent à comprendre que les armées occidentales ont, de plus en plus, une réticence pour les pertes. La culture de paix de leurs sociétés d'appartenance semble empêcher aux hommes de guerre occidentaux d'assumer pleinement leur spécificité de soldat. Les Serbes à Sarajevo, les Shebabs à Mogadiscio, les pionniers du réseau Al-Qaida font l'analyse suivante, synthétisée par la pensée stratégique chinoise par la voix des colonels Qiao Liang et Weng Xengsui : « *pour battre cette armée, il faut tuer ses soldats du rang* »⁵⁵.

⁵⁴ Thorette, Bernard, sous la présidence de, *Rapport du groupe de travail " Monuments aux morts et opérations extérieures "*, SGA/SPAC, pôle graphique de Tulle, Septembre 2011.

⁵⁵ Liang, Qiao, et Wang Xiangsui, *La Guerre hors limites*, Rivages poche, 2006, *op. cit.* p. 125.

1.2.2. *Le retour des combats.*

À ce stade de l'analyse historique, les propos suivants revêtent une objectivité limitée par leur caractère contemporain. La prise de recul demeure en effet encore difficile. Depuis 2003 et la campagne américaine en Irak, il semble y avoir un retour des combats de contact au sein des armées occidentales. Des troupes au sol meurent lors d'affrontements directs. L'asymétrie générale des guerres n'empêche pas une symétrie des combats au niveau micro-tactique. Le principe de la RAM américaine de combat à distance et sans contact rapproché au sol est à la fois validé et dépassé. Toutes les armées occidentales et en particulier la France se sont appropriées cette doctrine. La distanciation par des frappes chirurgicales est devenue incontournable sans empêcher les combats de contact au sol et à très courte distance par des troupes spéciales ou conventionnelles. Les armées occidentales ont donc réappris à perdre des soldats lors de missions de combat.

Depuis 2003, les forces occidentales ont eu à mener de nombreuses opérations de coercition. La phase 1 de ces opérations dite d'« *intervention* »⁵⁶ dans la doctrine actuelle occasionne en général peu ou pas de pertes amies, en raison de la supériorité technologique. Directement inspirée par la RAM, cette phase d'intervention met en œuvre une mécanique implacable, imparable. L'exemple irakien de 2003 ne manque pas de l'illustrer. La phase 1 de conquête planifiée pour 47 jours dure en réalité 19 jours. Les deux corps d'armée américano-britanniques, forts d'environ 150 000 hommes détruisent entièrement le corps de bataille irakien. 139 soldats américains trouvent la mort

⁵⁶ Armée de Terre, *FT01, gagner la bataille, conduire la paix*, 2007. <http://www.cdec.terre.defense.gouv.fr>

lors de cette phase – dont 105 au combat. La bataille décisive est un succès absolu, au prix de pertes minimales. Pourtant, en 2011, lors du retrait américain d'Irak, 4410 soldats américains sont morts en Irak⁵⁷. La phase 2 de stabilisation semble plutôt un échec au regard du nombre de pertes. Si l'euphorie de la victoire avait permis d'accepter des pertes en 2003, le retrait de 2011 laisse un sentiment amer au commandement américain et aux troupes de l'US Army - 3233 soldats morts - et de l'US Marines Corps - 1023 morts - qui ont payé le plus lourd tribut. Paul Hugues, de l'US Institute for peace, ancien colonel de l'US Army, déclare en 2014 à l'Agence France Presse, face aux succès de l'État Islamique en Irak : « *aucun soldat ne veut regarder en arrière sur les sacrifices consentis et se rendre compte que tout ça c'était pour rien* »⁵⁸.

La France, quant à elle, redécouvre la haute-intensité au niveau micro-tactique à partir de 2008. Après une empreinte opérationnelle limitée de 2001 à 2008 (forces spéciales, mentors et unités déployées à Kaboul), la France est déployée en contre-insurrection au sol en Kapisa. Les opérations de stabilisation ont commencé bien avant elle et elle entre dans l'expérience de combat afghane avec sept ans de retard. Son armée est donc privée de l'expérience irako-afghane des anglo-américains et de l'accoutumance qu'ils ont pu vivre en rapport aux pertes. L'embuscade d'Uzbeen d'août 2008 est paradoxalement un traumatisme pour les forces armées françaises, plus encore que pour

⁵⁷ Nese F. « American war and military operations casualties: lists and statistics » in *Congressional research service*, 2018, pp. 15-16. https://dcas.dmdc.osd.mil/dcas/pages/report_oif_all.xhtml.

⁵⁸ https://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/irak-la-colere-des-veterans-americains-face-a-la-poussee-jihadiste_1553208.html

l'opinion publique⁵⁹. La guerre du niveau micro-tactique fait de nouveau irruption dans les casernes. Les entraînements se durcissent en vue du déploiement en Afghanistan, les vétérans de ce conflit s'arrachent pour former leurs successeurs. Les morts et les blessés s'accumulent sur le théâtre d'opérations. Le sentiment de reconnaissance est faible. Les baromètres sur le moral montrent qu'un sentiment d'enlèvement s'installe, en particulier pour ceux qui effectuent plusieurs mandats dans la même vallée. En 2012, au moment du retrait anticipé, la fierté se mêle à l'insatisfaction. La question du sens donné à la mission est posée. La phase de stabilisation est encore une fois vécue de manière frustrante, puisque l'ennemi s'esquive et que son attrition ne semble pas porter de fruits.

À côté de l'exemple américain d'Irak, celui du Mali fait figure de modèle pour la France. Bien que l'échelle et le contexte soient différents, l'opération a eu lieu selon des phases à peu près identiques. La phase 1 d'intervention a été déclenchée par le Président de la République le 11 janvier 2013. Mi-mars, on peut considérer qu'elle est terminée après la réduction des rebelles dans l'Adrar des Ifoghas. Sur cette période d'un peu plus de 2 mois, 5 soldats français sont morts⁶⁰. La bataille de reconquête est un succès avec une attrition importante de l'ennemi. La phase 2 de stabilisation peut commencer. Toujours en cours, l'opération Barkhane fait aujourd'hui face à un ennemi qui a changé de mode d'action, beaucoup plus

⁵⁹ Une guerre lointaine fait irruption soudainement dans l'opinion publique.

⁶⁰ MM. les députés Christophe Guillotteau et Philippe Nauche, *Rapport d'information sur l'opération Serval au Mali*, Commission de la défense nationale et des forces armées, 18 juillet 2013, <http://www.assemblee-nationale.fr/14/rap-info/i1288.asp>

difficile à réduire que lorsqu'il acceptait le combat de rencontre. Pour se placer dans le champ des représentations collectives, durant Serval, l'affrontement à la grecque a profité encore une fois à une force occidentale et l'esquive qui lui a succédé laisse cette même force plus désarmée moralement que lorsque les combats étaient directs et frontaux. Depuis mi-mars 2013, la France a perdu 19 soldats au Sahel, sans compter les blessés.

La dernière influence profonde sur les représentations des militaires, dans leur rapport à la mort, est extrêmement récente. Chaque soldat déployé sait que la mort est dans le champ des possibles. Il peut être l'un de ceux qui va y rester ou être blessé. Les troupes au sol sont bien entendu celles qui en ont le plus conscience. Les aviateurs ne sont pas en reste, compte-tenu de la prise de risque des raids de bombardements ou d'appui au sol de toutes les opérations récentes. Pour la composante navale, sans avoir de pertes, les marins ont été engagés par les canons des côtes libyennes en 2011 et sont actuellement régulièrement mis au défi au large de la Syrie. Pour autant, chaque soldat sait également que la probabilité de donner sa vie demeure faible. L'expérience de guerre, pour réelle qu'elle soit, est sur ce point éloignée des expériences combattantes des grands affrontements du XX^e siècle.

2. Résolus et déterminés pour affronter le pire ? L'actualité du rapport aux pertes.

Il apparaît que les représentations collectives et individuelles militaires sont imprégnées des matrices déjà évoquées tout en étant les reflets de leur propre époque. Les fondements historiques ainsi posés, la période immédiatement contemporaine peut maintenant être analysée.

Les opérations contemporaines sont conduites par des hommes et désormais des femmes directement issus d'une société en paix. Ils sont nés dans cette société, sur un territoire préservé de l'invasion depuis plus de 70 ans. Les grands aspects sociologiques de cette société ont façonné ces esprits, sans pour autant leur faire perdre la combativité inhérente au métier de soldat. Le rapport à la mort s'est distancié. Cette dernière s'est aseptisée sans perdre son pouvoir de questionnement existentiel.

Dans le cadre des opérations actuelles, il n'est plus demandé aux soldats d'aujourd'hui de partir au combat avec une chance minimale d'en revenir. L'éventualité demeure, dans le cadre de risques assumés dont la dangerosité est très forte, mais la probabilité faible. C'est la raison pour laquelle certains peuvent estimer que la question des pertes n'est pas un sujet au sein des armées. Les soldats savent que la mort est possible. On le leurs répète d'ailleurs souvent. Les morts en opération se rappellent à leur conscience. Les entraînements sont toujours durs et réalistes, incluant des scénarios où les pertes, les blessés et les prisonniers sont nombreux.

Pour autant, il paraît impossible de savoir si les armées sont prêtes à des sacrifices de l'échelle d'un août 1914. Une réponse par l'affirmative ou la négative serait bien présomptueuse. Il existe donc un sujet bien que sa réponse soit fuyante. Le questionnement individuel sur son propre sacrifice que peut avoir un soldat n'engage malheureusement que lui sans que l'incidence sur le collectif soit réelle. Sommes-nous prêts ? La réponse ne peut-être qu'hypothétique. La question reste donc posée. Parce que la guerre « *possède sa propre grammaire mais non sa propre logique* »⁶¹, l'avenir stratégique ne doit pas pousser à l'optimisme, du moins du côté des opérationnels. Se préparer au pire ne signifie pas qu'il arrivera. Se poser la question de la force morale individuelle et collective relève d'un exercice probablement salutaire.

À cet égard, il semble que certains effets des opérations actuelles sur le moral général des armées se situent au cœur du questionnement existentiel des soldats sur le caractère charnel de leur engagement. Ils ont besoin de liens et de cohésion, d'humanité et de chefs pour accepter cette éventualité. Les guerres qu'ils vivent se font entre soldats et quand l'un d'eux disparaît, le deuil est dur. Par ailleurs, compte-tenu de nos capacités réelles et des défis posés par nos ennemis et compétiteurs, les incidences sur le rapport aux pertes semblent de nature à être structurellement dimensionnant. Enfin, la question de la distanciation du champ de bataille et de la mort au combat, inhérente aux évolutions de la guerre contemporaine, pourrait également avoir quelques incidences. Les enjeux de la violence sur le territoire national sont ainsi à mettre en perspective. Ces questions feront l'objet de la dernière partie.

⁶¹ Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, Perrin, 1999, p. 323.

2.1. L'engagement charnel : la cohésion et le besoin de reconnaissance.

2.1.1. Les effets paradoxaux de la fraternité d'arme.

Deux écoles *a priori* contradictoires semblent s'opposer dans le commandement des hommes. La première, celle de l'« *obéir d'amitié* »⁶² est une école de bienveillance et de paternalisme, qui place le chef proche de ses hommes et fait de l'équipe des combattants une famille. Cette école se veut très humaine et finalement se fonde sur l'importance de l'affectif. La seconde est celle de la discipline où le respect des règles et de la hiérarchie est capital. Elle est donc assez mécaniste et rationnelle. Les deux écoles peuvent être cependant conciliées dans un commandement à la fois professionnel et humain. Cette conciliation est celle prônée dans les écoles de formation contemporaines, pour mieux unir efficacité militaire et soin des hommes.

La fin de la conscription et la stabilisation en effectif des unités professionnelles qui lui a succédé a probablement renforcé l'approche paternaliste. En effet, un chef de contact demeure à la tête d'hommes qu'il a souvent formés, avec lesquels il s'est entraîné et surtout avec lesquels il part en opérations. Il partage leur condition de vie, et se doit d'incarner l'exemplarité du quotidien avec des soldats qu'il cherche à fidéliser. Il n'est pas rare aujourd'hui qu'un jeune officier reste huit ans dans la même compagnie de combat. Il incorpore une section, la forme, s'entraîne avec elle et peut partir au combat avec

⁶² Formule attribuée au général Frère.

elle. Il passe ensuite au niveau supérieur, au grade de capitaine, au sein de la famille élargie que représente la compagnie, l'escadron ou la batterie. Il connaît les problèmes personnels de ses hommes, leurs préoccupations familiales, se déplace à leur chevet quand ils sont blessés, rencontre leurs conjoints et leurs enfants. Il devient un « père de famille » et se prend à trouver une grande satisfaction dans le commandement des hommes. Cette manière de commander entraîne une forte cohésion et une identité renforcée du groupe. Le sentiment d'appartenir à une élite et d'avoir le meilleur chef et les meilleurs subordonnés se diffuse. Ce sentiment devient un formidable moteur du courage et est générateur d'effets tactiques indéniables. Le soldat devient courageux parce que son camarade de section semble l'être à côté de lui et qu'il ne s'agirait pas de « flancher » au combat, ou parce que le « pacha » donne l'exemple depuis la passerelle de la frégate. C'est ce que développe Michel Goya : « *La force du loup est dans la meute [...] Ce surcroît de solidité morale induit plusieurs effets tactiques positifs, qui par rétroaction renforcent encore la cohésion du groupe. Le premier est la capacité à continuer le combat malgré les pertes. [...] La cohésion horizontale doit donc d'abord être encadrée par une cohésion verticale, celle qui lie hiérarchiquement les hommes et enracine l'action du groupe. La confiance dans les camarades doit s'accompagner d'une confiance dans ceux qui commandent [...] Bien souvent, en fait, la distinction entre chefs et camarades n'est pas étanche et la responsabilité première des cadres au contact est d'arbitrer entre le risque induit par l'exécution des missions reçues et la préservation de ceux qui sont aussi des amis* »⁶³.

⁶³ Goya, Michel. *Sous le feu, la mort comme hypothèse de travail*. Tallandier, 2015. pp. 160-163.

Les liens de camaraderie de la troupe sont essentiels à la combativité du groupe et produisent des effets tactiques majeurs. Le groupe a une illusion d'immortalité. Pourtant, une fois la phase de combat passée et l'adrénaline des opérations retombée, la vie des unités poursuit son cours. Certains soldats sont mutés, quittent l'institution, retrouvent la réalité de la vie en métropole. S'ils ont eu le malheur de perdre un camarade, ils affrontent seuls le deuil d'amis. C'est ce que le psychiatre Yann Andruétan souligne : « *Une opération extérieure ne se termine pas dès que la relève arrive ni même que les soldats débarquent en métropole. L'illusion est justement de croire que tout ira mieux au retour. Cela n'a rien d'étonnant [...] Le retour est un moment de confusion. Le temps des opérations est un temps de l'exception [...] En métropole, le militaire retrouve l'anonymat habituel. En civil, plus rien ne le distingue d'autrui. Il n'est plus le caporal-chef X surnommé Y par ses camarades. Il est monsieur X [...] Comment dire qu'on n'a jamais été aussi vivant que pendant ces périodes de danger ? Il ne faut pas tomber dans un romantisme béat qui sacraliserait le danger. Ce témoignage est d'abord le fait des survivants. Les autres sont silencieux* »⁶⁴.

À ce titre, il faut bien différencier les vétérans des soldats sans expérience opérationnelle. Les premiers ne sont pas forcément les plus solides, car les événements qu'ils ont vécus ont pu les fragiliser et produire une aversion à retourner prendre des risques. L'accumulation des opérations entraîne une fatigue opérationnelle qui peut

⁶⁴ Andruétan, Yann, « Les opérations extérieures vues par un psychiatre », *Expérience combattante-XIXe-XXIe siècles-IV-L'expérience traumatique*, Riveneuve éditions, 2015, pp. 306-308.

entraîner des troubles psychologiques. Les expériences de guerre peuvent produire ce qu'il est convenu d'appeler en France le syndrome psycho-traumatique (SPT) : l'exposition à une expérience de mort, la sienne ou celle des autres, se combine à la surprise de l'événement et installe le trauma. L'exemple d'Irak est frappant à ce sujet pour les Américains même si tous les sujets ne relèvent pas du SPT *stricto sensu* : « *Le pourcentage de soldats qui représentent des difficultés psychologiques au retour d'une rotation est estimé à 34%. Ces troubles se manifestent dès la deuxième partie du séjour et se majorent entre le troisième et le sixième mois qui suit le retour. Seuls 25% des soldats présentant des difficultés psychologiques reçoivent les soins appropriés* »⁶⁵. Le 11 mars 2012, dans la région de Kandahar, un sergent américain âgé de 38 ans, triple vétéran d'Irak où il avait été blessé, sorti seul de sa base, a abattu en pleine nuit seize civils afghans dont trois femmes et neuf enfants. Si cet acte ne peut être mis uniquement sur le compte du stress opérationnel, son caractère tragique fait réfléchir sur la désinhibition du rapport à la mort.

Il est donc permis de s'interroger sur la relative fragilité morale des unités soudées par une cohésion « affective ». Si leur combattivité est réelle en opération, elles vivent difficilement le retour à la paix et à la normalité. Il existe des freins pour les engager de nouveau à court terme. Beaucoup de vétérans quittent alors les armées pour espérer trouver dans le milieu civil une autre qualité de vie. La fraternité d'armes est donc un atout majeur au combat mais ne peut répondre aux

⁶⁵ Patrick Clervoy, « Psychologie », in Durieux, Benoît, Jean-Baptiste Jeangène-Wilmer, et Frédéric Rammel, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Presses Universitaires de France, 2017, *op. cit.* p. 1123.

questionnements existentiels individuels du rapport à la mort. Les SPT consécutifs aux opérations en République Centrafricaine à partir de 2013 soulignent la forte charge émotionnelle qu'ont portée les unités confrontées à des exactions et des atrocités perpétrées par les autochtones. Pourtant expérimentées d'Afghanistan, ces soldats n'ont pu supporter de voir des personnes souffrir de manière injuste et arbitraire.

En parallèle de cette question des pertes humaines - morts et blessés - et de leur impact sur la force morale, il est également permis de s'interroger sur les prisonniers. Les armées actuelles ne sont pas habituées à avoir leurs propres soldats faits prisonniers à grande échelle. Dans le cadre d'un conflit avec un adversaire respectant les conventions de Genève, les effets sur le moral de la troupe ne seraient probablement pas fortement dimensionnant. En revanche, un adversaire instrumentalisant la souffrance de ces prisonniers dans le champ immatériel (images, vidéos, réseaux sociaux) pourrait obtenir des gains considérables. La reconstruction psychologique des prisonniers et de leurs camarades serait également probablement un enjeu de taille. Pour donner du relief à cette idée, il faut se rappeler que les soldats français prisonniers du Vietminh avaient souffert de manière atroce, sans aucun respect pour leur dignité (36 979 prisonniers et disparus) dans le cadre d'« *une politique doctrinaire aussi meurtrière que les maladies et les mauvais traitements* »⁶⁶. Cela n'avait que peu affaibli le moral général des armées, très fortement engagées à cette période. Les prisonniers étaient un phénomène courant dans les conflits jusque-là.

⁶⁶ Bonnafous, Robert, *Les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viet Minh*, Editions des écrivains, 2000, p. 367.

En définitive, la force principale des armées réside dans l'âme collective qui anime collectivement ses soldats. Les liens qui unissent les personnes des armées leur confèrent une force collective absolument capitale sur le terrain des opérations. La question demeure pourtant de savoir si elles pourraient se reconstruire après des engagements traumatiques majeurs.

2.1.2. *Les effets du besoin de reconnaissance.*

Comme nous l'avons évoqué, la communauté humaine, constituant les armées est un tissu de relations à la cohésion manifeste. Elle est néanmoins dépendante d'une certaine forme de reconnaissance vis-à-vis du reste de la Nation parce qu'elle donne beaucoup, en temps, en énergie, en privations diverses, en contraintes familiales et éventuellement parce que le sacrifice consenti peut être ultime. Cette dépendance à la reconnaissance a eu tendance à s'amplifier au cours des dernières années en raison des opérations récentes.

Tout d'abord, un paradoxe existe qui rend ce besoin de reconnaissance difficile à combler. Les soldats souhaitent être valorisés tout en estimant qu'ils ne peuvent pas être compris. C'est ce que rappelle Yann Andruétan après son expérience afghane : « *Les militaires à l'extérieur de leur milieu souffrent de l'impression de ne pas pouvoir être compris. Ils sont comme des muets qui voudraient hurler. Leur expérience en Afghanistan se limite à quelques minutes au journal télévisé et quelques documentaires. Finalement, qui est capable de raconter*

leur histoire ? »⁶⁷. Des hommes imprégnés d'une culture de guerre doivent se réinsérer dans une culture de paix. Le psychiatre Patrick Clervoy ajoute : « *Les lois de la psychologie du temps de guerre ne sont pas celles du temps de paix. Lors d'un engagement rapproché où l'ennemi est affronté face-à-face, par sa dimension imaginaire d'horreur, et celle, réelle, de menace vitale, l'expérience de la guerre est hors norme. Entrer dans cet étroit espace où la mort peut être donnée et où la vie peut être perdue, c'est entrer dans l'inconnu. L'entraînement peut préparer un homme à y aller le plus loin possible. Le plus souvent ces limites sont une surprise, autant pour le commandement que pour les intéressés eux-mêmes* »⁶⁸.

Pour répondre à ce besoin de reconnaissance, les armées possèdent des rituels et des symboles. La reconnaissance s'établit en premier lieu à l'intérieur de la communauté par la remise de médailles qui récompensent le courage des vétérans, blessés ou non, mais aussi des morts : une citation à la Croix de la valeur militaire par exemple. Même les unités reçoivent des distinctions. Le soldat peut porter ainsi sur sa tenue la marque de ses propres faits d'arme et les exploits des anciens (fourragères). Des commémorations de bataille ont lieu. Des ordres du jour sont lus pour réveiller le cœur du soldat par des récits de chair, de sueur et de sang. Les cérémonies militaires sont d'ailleurs très normées et très symboliques. Le drapeau y tient une place fondamentale et les individus sont mis à l'honneur devant lui. Évidemment, certains

⁶⁷ Andruétan, Yann, «Les opérations extérieures vues par un psychiatre», *Expérience combattante - XIXe - XXIe siècles - IV - L'expérience traumatique*, Riveneuve éditions, 2015, *op. cit.*, p.309.

⁶⁸ Patrick Clervoy, « Psychologie », in Durieux, Benoît, Jean-Baptiste Jeangène-Wilmer, et Frédéric Rammel, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Presses Universitaires de France, 2017, *op. cit.* p. 1118.

sentiments d'injustice peuvent apparaître : des récits enjolivés peuvent récompenser des personnes peu appréciées. Ces aspects symboliques sont pourtant extrêmement structurants pour le moral d'une unité et sa conscience d'appartenir à une élite. Les discussions dites de « popote » tournent très souvent autour de ces sujets.

Cette reconnaissance est également dépendante de l'extérieur. Le soldat est très sensible aux marques de remerciements populaires tout en se sentant isolé. Certaines foules applaudissent parfois lors de remises de médaille et de lecture de citations. Ce soutien est galvanisant. La Légion d'honneur est ainsi systématiquement remise aux soldats morts pour la France, lors de cérémonies présidées par de très hautes autorités politiques, dans la cour des Invalides. Le pouvoir politique sait utiliser l'image particulièrement évocatrice de ces cérémonies funèbres. Cela est très commenté par la communauté militaire car le soldat contemporain, désormais enfant de la télévision et d'internet, est très sensible aux évocations médiatiques. Pourtant, il semble n'y en avoir jamais assez. C'est ce que développe Barbara Jankowski dans une étude sur la perception du sens de la mission des soldats français déployés en Afghanistan. « À partir de la fin 2008, une idée s'est répandue au sein de la communauté militaire : les Français ne prêtaient pas suffisamment attention aux morts au combat [...] Les militaires français ont considéré que la mission en Afghanistan correspondait à l'idée qu'ils se faisaient de leur métier. La très grande majorité d'entre eux a donc cherché à être déployée en Afghanistan et à y retourner [...] Plus de 90% des militaires interrogés déclaraient qu'avant de partir pour l'Afghanistan, ils avaient imaginé être tués ou blessés, mais qu'ils se sentaient prêts à affronter cette éventualité. Moins de 7% des soldats de

retour d'une mission en Afghanistan n'étaient pas volontaires pour y retourner à cause du risque. 76% d'entre eux affirmaient au contraire être prêts à y repartir, cette mission ayant renforcé leur vocation [...] Deux journalistes, Hervé Ghesquière et Stéphane Taponier, travaillant pour la chaîne télévisée FR3, ont été pris en otage par les talibans et libérés en juin 2011, après dix-huit mois de captivité. Cet événement a alimenté un argumentaire selon lequel les médias s'intéressaient moins aux militaires tués qu'aux deux journalistes otages en Afghanistan »⁶⁹.

Alors même que tout est mis en place pour que la reconnaissance ait lieu au plus niveau, cette action n'est pas suffisante. En effet, le besoin de raccorder le sens de son engagement à l'opinion publique et au pouvoir politique amène le soldat à demander toujours plus de reconnaissance lorsque l'enjeu de guerre est ténu et que le sens de la mission vacille. La trinité clausewitzienne a besoin d'équilibre, notamment quand l'enjeu est faible et contesté, le sentiment vécu d'absurdité du sacrifice est amplifié.

Et pourtant, les rituels sont absolument fondamentaux en eux-mêmes. Ils structurent collectivement la question existentielle de l'interrogation face au sacrifice, à la souffrance, à la blessure, aux atrocités de la guerre. La notion de « *catharsis grecque* » dans sa définition antique le résume bien : elle est « *purgation des passions par la terreur et la pitié* »⁷⁰ et se constitue en moteur de l'action parce qu'elle sublime les

⁶⁹ Jankowski, Barbara, *Opinion publique et armées, à l'épreuve de la guerre en Afghanistan*, Etudes de l'IRSEM n°32, février 2014, p. 36.

⁷⁰ Aristote, *Poétique*, Mille et une nuit, 2006, p. 95.

passions. Dans *l'Iliade*, Homère en donne un exemple éclairant, dans des détails liturgiques d'un étonnant raffinement : « *il faut au plus vite laver Patrocle du sang qui le couvre. Sur la flamme brûlante ils placent donc le trépied chauffe-bain ; ils se remplissent d'eau, et ils mettent dessous des bûches à flamber. La flamme enveloppe la panse du trépied, l'eau peu-à-peu s'échauffe. Lorsqu'enfin elle bout dans le bronze éclatant, ils lavent le corps, ils le frottent d'huile luisante, ils remplissent ses plaies d'un onguent de neufans ; ils le déposent sur un lit ; de la tête aux pieds, ils le couvrent d'un souple tissu, et ensuite, par-dessus, d'un carré d'étoffe blanche. Puis, toute la nuit, autour d'Achille aux pieds rapides, les Myrmidons gémissent et pleurent Patrocle* »⁷¹. Et ils repartent au combat le lendemain, avec l'ardeur qui les caractérisait, reposés et réarmés par le rituel.

Enfin, la portée hautement émotionnelle des blessés et des morts en opérations sur les esprits des chefs militaires est aussi à prendre en considération. Le nécessaire besoin de reconforter les blessés par une présence humaine déplace les grandes autorités politiques et militaires à leur chevet. Ces autorités ressentent alors tout le poids des décisions qu'elles ont prises. Il est alors difficile de garder la tête froide, face aux souffrances consenties, face aux épouses qui pleurent et aux enfants abasourdis. Cet aspect est démultiplié par le télescope des médias qui mettent en scène ces souffrances, de manière impudique et parfois désarmante moralement. La charge mentale portée par les chefs militaires est considérable. L'humanité qu'ils montrent les rend très accessibles tout

⁷¹ Bodiou, Lydie, Véronique Mehl, François Héritier et Laure de Chantal, *Rouge sang*, Les Belles Lettres, 2015, p. 231.

en les fragilisant peut-être un peu sur leur capacité à décider froidement.

2.2. Les faiblesses de l'Occident.

2.2.1. L'asymétrie stratégique des volontés.

Les effets psychologiques, individuels et collectifs sur nos armées étant posés, il convient de s'interroger sur l'éventuelle supériorité morale de nos adversaires et partenaires stratégiques. Certains fantasmes et représentations peuvent exister quant au rapport aux pertes au combat, chez nos adversaires et partenaires. Pour autant, compte-tenu des pertes très importantes que nous leur infligeons et de la combativité qu'ils continuent à avoir, force est de constater qu'il semble y avoir une asymétrie des volontés. Les pertes pourraient être notre talon d'Achille quand l'attrition que nous infligeons à notre ennemi pourrait renforcer la détermination des rescapés.

En premier lieu, il semble clair que nos ennemis ont bien conscience de cette faiblesse et l'exploitent tactiquement et stratégiquement. Ils cherchent à toucher cette vulnérabilité. Les insurgés talibans d'Afghanistan, les djihadistes du Sahel, les combattants de l'État Islamique veillent les médias occidentaux et mesurent la force de leurs attaques par la portée émotionnelle qui les relaye. Tactiquement, après chaque mort français en Afghanistan pendant la période de juillet 2011 à décembre 2012, un gel tactique avait lieu où les unités ne pouvaient sortir de leurs bases. Les insurgés se rapprochaient alors des bases et tout le terrain conquis était perdu. Stratégiquement, après ces mêmes morts, un décompte

macabre médiatique agissait fortement sur les perceptions de la communauté nationale. L'annonce publique d'un retrait anticipé d'Afghanistan ne pouvait que renforcer l'impression de succès chez les insurgés. Il faut ici mettre en comparaison la moyenne de 300 insurgés estimés tués en vallées de Kapisa-Surobi sur un mandat de six mois avec les 88 soldats français morts en Afghanistan entre 2001 et 2012.

L'attrition causée chez ce type d'ennemi semble renforcer paradoxalement sa force morale. Les « *allégeances concurrentes* »⁷² sont un phénomène anthropologique prépondérant dans les sociétés des ennemis que combattent les forces occidentales aujourd'hui. Chaque individu est lié par une multitude d'allégeances : familiales, tribales, religieuses... Ces allégeances peuvent être contradictoires sans perdre de leur puissance. Leur force vient qu'elles se fondent toutes sur l'honneur : un deuil de chef tribal appelle la vengeance, un beau-frère tué oblige à prendre les armes même s'il est d'une autre tribu. Une erreur de ciblage ou un dommage collatéral peuvent avoir des effets catastrophiques à cet égard. Les « *allégeances concurrentes* » démultiplient ce que souligne Nicolas Israël, « *La puissance militaire occidentale paraît avoir perdu toute efficacité politique [...] Cette puissance de destruction sans précédent paraît incapable de contribuer à l'édification d'un ordre politique stable*⁷³ [...] *C'est le conflit entre les différentes formes d'allégeance auxquelles les individus sont soumis qui assure la cohésion et la stabilité d'une société faiblement centralisée [...] Un individu occidental à la*

⁷² Israël, Nicolas, *La terre de l'insolence*, Les Belles Lettres, 2018, p. 57.

⁷³ *Ibid.* p. 17.

recherche de son identité à travers des procédures uniformes est davantage prévisible qu'un membre d'une société tribale, toujours en mesure de jongler entre plusieurs allégeances »⁷⁴. Dans le champ des perceptions, une société de type holistique est peu prédictible et peut voir dans la perte de ses membres une façon de renforcer sa cohésion. Si en plus, elle possède un sanctuaire - zone montagneuse, jungle, zones urbaine - vaincre sa volonté peut être une gageure.

Par ailleurs, la question se pose également chez les compétiteurs stratégiques de l'Occident. Si le centre de gravité de l'Alliance atlantique semble être sa cohésion politique, les nations qui la composent ne sont pas prêtes de la même manière à payer le prix du sang. Les règles d'engagement divergent d'ailleurs au sein des alliés, dans le cadre des engagements contemporains, par le biais des fameux « *caveats* », les restrictions nationales⁷⁵, concrétisation de cette capacité à accepter les pertes. Or, des États de premier rang comme la Russie ou la Chine, s'ils ne sont pas exempts de réticences politiques ou populaires à payer le prix du sang, ont l'avantage de jouer leurs partitions de puissance le plus souvent seuls ou avec des satellites. Le 28 mai 2015, le président Poutine a ainsi signé un décret sur la classification en Secret d'État de la divulgation des pertes des armées russes⁷⁶. Cela permet de camoufler d'éventuelles pertes dans le Donbass et en Syrie

⁷⁴ *Ibid*, p.66.

⁷⁵ Modeste, Rodolphe, « Afghanistan, les caveats et leurs conséquences », in *Politique étrangère*, printemps 2010.

⁷⁶ Marois, Noémi, « Russie, les pertes militaires désormais classées secret d'État », 29 mai 2015, <https://www.europe1.fr/international/russie-les-pertes-militaires-desormais-classees-secret-detat-1348398>

et surtout d'éviter l'affaiblissement de la cohésion nationale et de la force morale des armées. Il y a fort à parier que le président russe a agi en tirant le bilan des engagements occidentaux en Irak et en Afghanistan. L'opacité est d'ailleurs la marque de fabrique stratégique russe. Dire que ces pays peuvent supporter plus facilement morts et blessés au combat peut néanmoins paraître hasardeux, au risque de succomber à leur propagande. Cela n'est d'ailleurs pas réellement mesurable. En revanche, ces puissances s'essayent à prendre les dispositions pour tâcher de diminuer leurs vulnérabilités dans ce domaine.

2.2.2. *Les forces armées françaises: une pointe de diamant.*

Le modèle des armées françaises se veut complet sur le plan capacitaire : doctrine, entraînement, ressources humaines, soutien, équipement et entraînement. Chaque pilier de cette capacité générale est construit pour garantir une réponse à tout le spectre des menaces. Les armées sont une forme de bijou rare et cher choyé par ses propres acteurs. La cohérence de l'ensemble est élaborée au prisme de la dissuasion nucléaire qui garantit la souveraineté pleine et entière de la Nation. La dissuasion conventionnelle vient compléter la dissuasion nucléaire. Or, compte-tenu du fait que la dissuasion garantit probablement la survenue de conflits majeurs comme la Seconde Guerre Mondiale, il n'est pas certain qu'une armée comptée au plus juste puisse répondre aux engagements de basse intensité qui semblent s'installer dans le temps long. La guerre, en se répandant partout, et pour longtemps, nous oblige à réfléchir à la question du

nombre. Comme le dit le général Vincent Desportes : « *in fine, nous aurons toujours à contrôler le terrain et nous ne pourrons échapper à la tyrannie du nombre, ce qui, on le sait, est une de nos plus grandes difficultés aujourd'hui. C'est d'autant plus une difficulté que l'on cherche à nous faire croire que la technologie moderne pallie le problème du nombre : c'est faux, elle n'y remédie que très partiellement et ne confère en rien le don d'ubiquité* »⁷⁷. Le nombre est un défi majeur, qu'il soit pensé en termes d'équipements ou de ressources humaines.

Le sujet de la réserve vient répondre à cette question du nombre. En théorie tactique française, chaque niveau de commandement se doit de se constituer une réserve du niveau N-2 au minimum (une compagnie pour une brigade interarmes). Dans le cadre d'un engagement majeur, même en coalition, il y a malheureusement fort à parier que le modèle d'armée soit « un fusil à un coup » - 77 000 hommes pour la force opérationnelle terrestre, un seul porte-avion. Cette absence de réserve quantitative doit nous faire réfléchir sur l'impact qu'une attrition importante de nos forces aurait sur notre cohésion d'armée s'il venait à manquer une réserve. Toutes choses étant égales par ailleurs, à titre de comparaison, avec une démographie bien moins importante, la France alignait 7 armées terrestres de 200 000 hommes chacune en 1940, dont une en réserve. La masse de manœuvre est donc bien un facteur de supériorité opérationnelle qui doit permettre de peser sur n'importe quel type d'adversaire. « *Une vraie réserve se dit d'une unité qui n'a aucune autre mission que celle de préparer ses hypothèses d'intervention* »⁷⁸. Or,

⁷⁷ Desportes, Vincent, « Leçons d'aujourd'hui pour les guerres de demain », in *Le Casoar*, octobre 2018, p. 12.

⁷⁸ Yakovleff, Michel, *Tactique théorique*, Economica, 2016, p.199.

sans réelle masse, l'acceptation de pertes importantes serait une gageure, puisque la troupe serait décimée et impossible à réengager. L'amertume consécutive au sacrifice de soldats sans possibilité de les renforcer ou de les relever serait probablement forte.

Dans le contexte d'un paysage stratégique qui fait montre d'une volatilité manifeste, un modèle d'armée aussi compté pourrait révéler des faiblesses. L'introduction d'*Action Terrestre Future*, manuel prospectif de l'Armée de Terre⁷⁹, annonce ainsi : « *Le modèle occidental subit de très vives contestations dans chacune de ses dimensions (vitalité démographique, compétitivité économique, supériorité militaire, référentiel philosophique et éthique, pouvoir normatif), différentes formes de violences pourraient se rapprocher, s'intensifier et menacer certains de nos intérêts vitaux (cohésion nationale, alliances, ressources rares)* »⁸⁰. Ce constat signifie que le cadrage des ressources, dicté par des impératifs financiers, ne peut correspondre à cette volatilité, impossible à réellement planifier.

Dans le cadre d'un combat où la supériorité aérienne ne serait pas garantie, cette masse de manœuvre aurait à souffrir d'une attrition probablement considérable - destruction tactique d'unités, des bases bombardées, plusieurs centaines de blindés détruits. Pour la Marine de guerre, les effets d'une perte de supériorité aérienne ou de défense anti-missile auraient également des conséquences

⁷⁹ Cet ouvrage est un document prospectif de l'état-major de l'Armée de Terre qui décrit les facteurs de supériorité opérationnelle à l'horizon des trente prochaines années.

⁸⁰ État-major de l'Armée de Terre, *Action Terrestre Future*, Paris, septembre 2016, p.6.

de nature comparable. L'impact sur le moral serait fort : quand un navire est touché et coule vite, il y a rarement des rescapés. Des équipages entiers mourraient alors. Or, tout soldat occidental, quelle que soit la couleur de sa tenue, coûte très cher à former, il sert des matériels de haute technologie qui nécessitent une forte expertise technique. Relever le soldat professionnel avec un conscrit formé à la va-vite ne serait pas réellement une solution tactiquement viable. *Action terrestre Future* cadre bien l'enjeu : « *Au-delà du seul rapport de force, la masse se comprend comme la capacité à générer et entretenir les volumes de forces suffisants pour produire des effets de décision stratégique dans la durée, prenant en compte les impératifs dictés par le cadre espace/temps spécifique à chaque organisation [...] Il parvient à recréer l'avantage du nombre, significativement dans un milieu terrestre hétérogène, afin de saturer les défenses adverses [...] Considérant les effets de masse qu'exige l'imposition d'un rapport de force favorable, c'est sans doute en zone urbaine que les systèmes robotisés donneront, à terme, la pleine mesure de leur efficacité. Le défi technologique est cependant immense* »⁸¹.

Le quantitatif n'est pas remplaçable par le qualitatif. Et l'inverse vaut tout autant. Les systèmes technologiques sont servis par des hommes, et cela ne vaut pas que pour l'Armée de Terre, réputée système d'hommes. L'Armée de l'Air, avec *Plan de vol*⁸² mène également une réflexion sur la notion de réserve en hommes encore plus qu'en matériel. En parallèle d'une montée en puissance des systèmes de drones sur chaque

⁸¹ *Ibid.* pp. 37-42.

⁸² État-major de l'Armée de l'Air, *Plan de vol*, Paris, novembre 2018.

bâtiment, la Marine Nationale, avec *Plan Mercator*⁸³, recherche également une remontée de l'effectif en hommes et en femmes, souhaitant organiser le principe de deux équipages pour un bateau, en vue de gagner en agilité. La réflexion sur ces sujets devrait demeurer au cœur de la pensée stratégique contemporaine au sein d'armées occidentales dont la puissance tend à être contestée.

2.3. La mort de loin, la violence de près.

2.3.1. La distanciation, le confort et l'audace sont-ils incompatibles ?

Une des caractéristiques des engagements contemporains est la mise à distance du champ de bataille. Cette mise à distance obéit à des impératifs de tous ordres, dont celui de l'économie des forces, l'un des trois principes de la guerre de la doctrine française. La destruction de l'ennemi à distance n'est pas un phénomène nouveau, les armes de jet indirectes étant présentes dès l'Antiquité. A « *myth is that targeting specific individuals for death is a modern innovation in military practice* »⁸⁴. C'est plutôt la précision et la prolifération de ces armes qui sont récents et génèrent des effets tactiques et/ou stratégiques absolument majeurs. Cette précision permet par ricochet un luxe inouï, le confort du « tuer sans être tué » et permet d'économiser des vies humaines. Le développement des systèmes inhabités, sans aller forcément jusqu'à la frappe cinétique, permet également

⁸³ État-major de la Marine Nationale, *Plan Mercator*, Paris, septembre 2018.

⁸⁴ Bergen, Peter L, et Daniel Rothenberg, *Drone wars, transforming conflict, law and policy*, Cambridge university press, 2014, p. 396.

de préserver des vies humaines, en évitant de les exposer, pour capter du renseignement, déminer, transporter, médicaliser... Le combattant est éloigné du théâtre d'opérations. Le rapport coût efficacité proposé par ces technologies est donc extrêmement favorable.

Pour autant, un aspect de cette mise à distance est l'éloignement entre le commandement et les troupes au sol, malgré tout toujours engagées dans l'occupation du terrain. Grâce aux moyens technologiques tels que les retours vidéo des caméras des drones, des ballons d'observation et même des systèmes débarqués du combattant, les postes de commandement ont une vue du théâtre d'opérations très immersive qui sera probablement amplifiée par les « miracles » que promettent les progrès de la réalité augmentée et de l'intelligence artificielle. Or, cette immersion dans le champ de bataille n'est pas le champ de bataille. Il manquera toujours un tantième à cette immersion. Le commandement peut ainsi voir l'ennemi et ordonner de le tuer par caméras interposées, sans que le soldat au sol n'ait même conscience de la présence d'un ennemi qui peut se trouver à quelques centaines de mètres de lui. La troupe se sent alors dépossédée du combat et agit comme tampon entre des populations civiles souvent déboussolées, l'ennemi et les directives du commandement. Les soldats doivent entrer dans la pédagogie de la rencontre avec les chefs de village, avec les familles endeuillées. Au moins, la fameuse culpabilité morale d'avoir levé l'interdit de tuer reste le fait du commandement et non de l'homme de terrain, protégeant son psychisme. La charge mentale du chef augmente alors en proportion. Les dommages collatéraux le laissent bien seul pour affronter l'après-mission et la culpabilité morale.

Le risque est grand de reproduire la bataille d'attrition à distance, par le biais de matrices de cibles toujours plus sophistiquées. Or, la bataille d'attrition grecque était symétrique, opposant deux adversaires de même rang. Celles d'aujourd'hui ne dessinent pas d'équilibre de la force. Le camp de la puissance cinétique peut alors avoir la tentation de l'*hubris*. Pourtant, une guerre ne peut se terminer que par une négociation, quel que soit l'ennemi combattu, même un terroriste - les représentants du Front de Libération National (FLN) ont ainsi été invités à Évian en mars 1962, alors même qu'ils avaient été auteurs d'actes terroristes particulièrement cruels. La mise à distance n'aide pas à la négociation, accélérant toujours plus le risque de chosification de l'ennemi. Pour négocier, un rapport de force doit laisser une porte de sortie. Certes, d'aucuns diront que la précision permet d'humaniser les cibles et d'atténuer la déconcertante facilité à donner le feu vert de destruction, puisque les pixels permettent de distinguer des visages et des yeux. Mais l'écran est inerte, ce n'est pas une matière vivante. L'insensibilité est ainsi plus aisée et la négociation toujours repoussée. En simplifiant la nature de cet ennemi, il est d'ailleurs souvent oublié qu'il évolue dans des sociétés traditionnelles et tribales. L'Américain Thomas E. Ricks dans *Fiasco* relève un fait dimensionnant sur la différence de rapport à l'ouverture du feu sur l'ennemi: « *much of the firing on US troops in the summer and fall of 2003 consisted of honor shots, intended not so much to kill Americans as to restore Iraqi honor [...] In a society where honor equals power, and power ensures survival, the restoration of damaged honor can be a matter of emergency [...] An Iraqi would take a wild shot with a rocket-propelled-grenade, or fire randomly into the air as*

a US patrol passed »⁸⁵. Cette pratique paraît si éloignée de notre culture qu'elle semble montée de toutes pièces. Le rapport à la mort en sort curieusement éclairé.

La dépendance à la distanciation prend des allures d'addiction, lors de certains conflits, notamment au sein de coalitions où certains membres rechignent aux risques. Or, dans le contexte d'un engagement de haute intensité entre adversaires de rang équivalent, les systèmes technologiques autonomes ou semi-autonomes, inhabités ou habités, s'affronteront probablement dans un temps extrêmement court et très violent. Les risques sont en partie l'autodestruction et des soldats agissant avec des moyens dégradés. Seules des armées aguerries et entraînées à des moyens désuets auraient des chances de succès. Cela ne veut pas dire que la puissance technologique est inutile. Elle n'est qu'un élément du succès général et de la réelle préservation des hommes. Il faut de l'audace et de l'imagination à l'entraînement pour en avoir en opérations. La charge de responsabilité des chefs militaires apparaît ainsi encore bien lourde, à cet égard.

2.3.2. *Le durcissement des opérations : la violence hors-limite.*

Les opérations se durcissent. Le constat fait désormais consensus : « *L'accroissement des arsenaux, la dissémination d'équipements conventionnels modernes et les progrès technologiques permettent à un nombre croissant d'acteurs, étatiques ou non, de se doter de moyens militaires avancés [...] Ces évolutions peuvent*

⁸⁵ Ricks, Thomas, *Fiasco, the American military adventure in Iraq*, Penguin Books, 2007, p. 237.

remettre en cause la supériorité opérationnelle et technologique des armées occidentales, dans tous les milieux : terrestre, naval, aérien, mais également dans l'espace numérique [...] exo-atmosphérique [...] Elles rendent également les engagements systématiquement plus durs et plus coûteux, comme en témoignent déjà les conflits actuels »⁸⁶. Le mot de guerre revient dans le vocabulaire courant. Les précautions sémantiques sur la violence sont levées, confrontées à la réalité du terrorisme, des conflits au Moyen-Orient et en Afrique, des attentats sur le territoire national.

En parallèle de ce durcissement, il semble pertinent de se poser la question de la violence sociale sur le territoire national et du rapport à la mort posé par cette même violence. Les statistiques sur l'insécurité en France et les violences aux personnes sont certes sujettes à récupérations ou manipulations. Cependant il est possible de souligner le fait que les forces de sécurité et les militaires sont équipés de matériel de guerre, pour se protéger et pour intervenir sur le territoire national. Ils sont des cibles prioritaires des terroristes, devenant des « pots de miel » de la menace. Les fusils d'assaut, les gilets pare-balle, les casques balistiques sont désormais omniprésents dans le quotidien visuel des Français. La possibilité de la mort militaire est donc là, au moins visuellement et parfois réellement ; ce matériel de guerre n'est pas porté par hasard. Il répond à des menaces militarisées, qu'elles soient de nature terroriste ou criminelle, comme si la violence, franchissant les frontières nationales, devenait tous azimuts, forçant chaque soldat, gendarme, policier, détenteur de l'autorité publique à se tenir sur ses gardes à 360 degrés. *A contrario*, s'il n'a pas son matériel de guerre,

⁸⁶ *Revue stratégique de défense et de sécurité nationale*, 2017.

le soldat ne peut porter son uniforme dans les lieux publics, en raison de la menace terroriste. Pour éviter d'être une cible, il se camoufle et s'efface de la visibilité sociale, puisqu'il ne porte pas les armes.

Cette violence rampante, dégénérant en attentats sanglants lorsqu'aucune prévention n'a été possible, fait revenir l'idée du sacrifice pour et sur le territoire national. L'opération Sentinelle, déclenchée juste après les attentats de Charlie Hebdo en janvier 2015⁸⁷ a été l'occasion pour les forces terrestres de redécouvrir leur propre pays, parfois avec gravité. Se déployer au cœur de tensions intercommunautaires force à se poser la question du sacrifice. Les forces de sécurité de l'intérieur sont au cœur de la mêlée, depuis bien longtemps. La mort du colonel Arnaud Beltrame, lors d'un attentat terroriste à Trèbes, dans l'Aude, le 23 mars 2018, a suscité une émotion immense et un soutien populaire et politique unanime : Arnaud Beltrame a en effet remplacé des otages civils et est mort, égorgé à la trachée, après une lutte avec le terroriste. Cet exemple montre encore une fois que lorsque l'enjeu est élevé, la cohésion nationale entre le peuple, ses responsables politiques et ses forces armées se cimente. La mort devient acceptable, le sacrifice des soldats est exalté.

Pourtant, les forces armées demeurent prudentes, quant à cet engouement populaire, de peur de décevoir en cas d'échec tactique. Elles essayent de préparer à cette violence qui se répand, par touches successives, par menues étapes. Elles cherchent à servir, avec le meilleur mode d'action, tâche difficile, tant le champ des perceptions et des peurs manque parfois de rationnel. En se décalant de l'exemple français, à titre de comparaison,

⁸⁷ 1/6 des forces terrestres déployées simultanément.

l'engagement de la force militaire sur un territoire national peut être lourd de conséquences. Les Britanniques en Irlande du Nord en ont payé ainsi un lourd tribut. En 1972, l'Army britannique est déployée en Irlande du Nord pour remplacer des forces de police devenues impopulaires auprès des catholiques. 10% de l'effectif total de l'Army est engagé. L'image de discipline et de neutralité rassure la population. Or, le 30 janvier 1972, un bataillon parachutiste tire sur une manifestation illégale à Belfast : 13 civils sont tués. Le « *Bloody Sunday* » devient l'événement de ralliement de l'insurrection qui s'enflamme. Les attentats à la bombe tuent en moyenne, sur l'année 1972, un soldat britannique tous les trois jours. Au total, depuis 1972, 691 soldats britanniques ont été tués par l'insurrection irlandaise. Le chiffre paraît bien lourd⁸⁸.

En France, l'accroissement des violences, des menaces terroristes et criminelles, des territoires dangereux, forcent les autorités à anticiper un recours aux forces armées avec des modes d'action qui s'éloignent progressivement de ceux du Vigipirate canal historique. Les textes réglementaires tentent d'anticiper la réponse à cette violence devenue chronique. L'Instruction interministérielle du 14 novembre 2017 précise la doctrine d'emploi : « *Les règles d'emploi de la force, rédigées sous la responsabilité du chef d'état-major des armées sont annexées aux ordres d'opérations militaires. Elles peuvent prévoir les cas d'ouverture du feu qui sont envisagés par l'autorité militaire pour l'exécution de la réquisition [...]* Lorsqu'ils sont déployés sur le territoire national en appui

⁸⁸ Les chiffres sont tirés de l'étude de Goya, Michel, « Bloody sunday ou de l'emploi délicat de la force armée en sécurité intérieure » www.lavoiedelepee.blogspot.com, 17 août 2013.

*des forces de sécurité intérieure, les militaires des armées sont équipés de leurs matériels et de leur armement individuel de dotation. Le déploiement, sur réquisition, d'armements collectifs et de véhicules blindés des armées est soumis à l'autorisation du Premier ministre ou de l'autorité à laquelle il a donné délégation »*⁸⁹. Les portes sont par conséquent ouvertes pour parer à toute éventualité. Qui dit usage de la force et des armes collectives laisse présager une acceptation des risques de perte par le politique. L'enjeu est particulièrement élevé. Vulnérable, la population civile a plus de pertes que les forces armées actuelles. Or, prendre le danger à son compte pour protéger le reste de la Nation est la vocation intrinsèque des armées. Il leur appartient de s'y préparer.

⁸⁹ Articles 28 et 35, *Instruction interministérielle, relative à l'engagement des armées sur le territoire national, lorsqu'elles interviennent sur réquisition de l'autorité civile*, n°10100/SGDSN/PSE/PSN/NP du 14 novembre 2017.

3. Points de vue pour un raffermissement.

Après avoir évoqué les fondements historiques et les enjeux contemporains de l'acceptation des pertes par les militaires, il convient de soumettre à la réflexion d'éventuelles propositions. L'idée n'est peut-être pas de parler seulement de l'aguerrissement et de la nécessité de tremper les âmes. Les entraînements ne paraissent pas avoir été amollis au cours des dernières décennies. En revanche, les personnes expérimentées, les vétérans des conflits des années 1990, 2000 et 2010 ont une charge à porter, celle de leur expérience opérationnelle. Ces personnes forment désormais l'ossature des cadres militaires des armées. Il y a quelque chose de l'ordre de la gravité dans ces générations de militaires, comme si l'insouciance du quotidien d'une vie en métropole leur était interdite. En effet, certains ont pu être déployés dans la même année en Afrique, au Moyen-Orient et sur l'opération Sentinelle, s'imprégnant d'une même menace transfrontalière. Ils se demandent alors si l'ennemi qu'ils combattent là-bas ne pourrait pas vouloir du mal à leur famille ici. Cette gravité est renforcée par le sentiment que peuple et État pourraient en demander encore plus aux forces, en raison de cette menace transfrontalière, par-delà les sacrifices sur le confort de vie et les absences familiales.

Pour nourrir cette réflexion prospective, il est utile de repenser à ce que disait Clausewitz : *« Certaines âmes philanthropiques pourraient construire en rêve quelque miraculeuse façon de désarmer ou de terrasser l'adversaire, sans causer trop de souffrance, et croire que l'art de la guerre évolue dans cette direction [...] Les pires erreurs sont celles que nourrissent les bons sentiments.*

Comme l'usage de la violence physique dans toute sa force n'exclut en rien la coopération de l'intelligence, celui qui y recourt sans pitié et ne ménage pas le sang prendra l'avantage sur celui qui y renâcle. Il lui dicte donc sa loi, si bien qu'il se pressent l'un l'autre vers les extrémités que seules limitent les forces de l'adversaire »⁹⁰. Clausewitz démontre encore une fois son actualité. La logique profonde de montée aux extrêmes de la stratégie discrimine toujours celui qui est le plus résolu à en découdre, quitte à prendre des coups.

Suggérer des pistes de réflexion et éventuellement des actions concrètes est peut-être la seule ambition des propos suivants. Le sujet demeure sensible. Les enjeux sont observés et mesurés à tous les niveaux de la hiérarchie militaire. Mais consolider ou raffermir ce qui relève de l'énergie profonde et collective d'une communauté relève de la gageure. Pour éviter néanmoins de demeurer seulement conceptuel, il s'agira de dégager des éléments concrets.

À ce titre, il sera d'abord mis en évidence l'importance d'entretenir la culture politique de tous les militaires, même aux plus bas niveaux de la hiérarchie. La saisie de l'enjeu de guerre n'est pas le seul fait du commandement stratégique ou opératif. La tactique et le choix des modes d'action associés sont finalement éminemment politiques. Par ailleurs, certains jalons seront posés pour repenser le rapport à la prise de risque pour mieux se préparer à la violence qui n'a pas dit son dernier mot. Certains enseignements seront issus d'une étude sur la Guerre des Malouines, conflit aux caractéristiques éminemment modernes. Enfin, une réflexion sur la paix amènera le

⁹⁰ Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, Perrin, 1999, p. 32.

propos à analyser de manière plus approfondie les dimensions éthiques, symboliques et spirituelles qui pourraient conditionner positivement notre rapport aux pertes.

3.1. Les permanences : accepter le réel, affronter la mort.

3.1.1. La juste proportion entre effets cinétiques et enjeux politiques.

Le sujet a déjà été abordé à de multiples reprises, comme fil rouge de l'analyse historique et des problématiques contemporaines. L'enjeu de guerre dose l'acceptabilité des pertes. Cela vaut pour les trois acteurs de la trinité clausewitzienne. Il y a donc une juste proportion à saisir pour le chef militaire. La construction du mode d'action tactique se définit sous ce prisme, de manière d'ailleurs parfois intuitive. Un chef de peloton de blindés déployé au Mali en Afghanistan n'irait pas risquer ses véhicules dans une zone réputée minée sans une reconnaissance génie longue et minutieuse. Pourtant, si le temps pressait et que l'enjeu de guerre n'était pas le contexte afghan, il s'y risquerait peut-être avec une reconnaissance moins tatillonne, acceptant d'emblée un risque plus important. Il y a ainsi une dimension gestion du risque à cette charge d'âmes que chaque chef militaire porte. Le pardon d'erreurs tactiques n'est possible que si ces dernières sont proportionnées à l'enjeu de guerre.

Il convient de s'interroger sur la supposée aversion occidentale aux pertes. Elle existe si le combat a une légitimité limitée et conduit en plus à des défaites. En revanche, si les causes de guerre sont existentielles, les pertes sont assumées. Les forces armées demeurent

comptables du sang des hommes qui les composent. En analysant l'exemple américain, Barbara Jankowski résume cette idée : « *Après la guerre au Vietnam, les responsables politiques américains ont été convaincus que l'opinion n'accepterait de soutenir de futures opérations militaires qu'à condition d'être assurée qu'il n'y aurait pas de morts dans les rangs des militaires. Cette vision, appelée Outre-Atlantique « casualties aversion » ou « phobie des pertes » s'est répandue dans les médias comme dans les milieux politiques. Or, l'intolérance aux pertes, si elle est avérée, peut avoir des conséquences négatives sur l'emploi des forces et peut conduire à éviter tout engagement au nom de la priorité donnée à la sécurité des troupes* »⁹¹. Elle poursuit ensuite en montrant que des chercheurs américains des années 1980 ont alors soutenu l'idée que l'augmentation des pertes faisait baisser le soutien populaire et politique. Or, les données de recherche ont été réexaminées dans les années 1990 avec de nouveaux éléments tels que la perception des coûts, des avantages et la réaction des décideurs. Les Américains ne seraient finalement pas si sensibles aux pertes. Ils seraient plutôt focalisés par le rapport coûts-bénéfices. L'opinion publique pourrait continuer à soutenir une opération malgré des pertes militaires importantes. Des chercheurs américains dans les années 2000 « *ont remis en cause l'existence même de l'aversion aux pertes. Ils sont partis de l'hypothèse qu'il s'agissait d'un mythe, et ont réalisé pendant la guerre en Irak, la première étude en temps réel jamais faite sur l'évolution de l'adhésion à une guerre. Leurs résultats montrent que les perspectives de succès sont la variable clé et que les Américains ne sont pas*

⁹¹ Jankowski, Barbara, *Opinion publique et armées: à l'épreuve de la guerre en Afghanistan*, Etudes de l'IRSEM n°32, février 2014, *op. cit.* p.34.

phobiques des pertes mais phobiques de la défaite »⁹². Ces analyses montrent encore une fois le caractère éminemment politique du rapport aux pertes.

Le commandement militaire ne peut se résoudre à être dans un simple rôle de mise en œuvre des buts politiques. Il se doit de les interpréter pour comprendre le niveau acceptable de pertes. Il serait d'ailleurs dangereux d'exiger du politique un chiffre acceptable de pertes, pour mieux décharger le militaire de la prise de risque. Certains ont pu le désirer ardemment, pour rendre la charge morale moins lourde, mais le métier de chef au combat perdrait de sa véritable nature. S'il y a un alignement des enjeux, le commandement se doit de doser les pertes avec détermination et sang-froid.

C'est la raison pour laquelle le chef doit conserver cette faculté d'être au milieu de ses hommes, de se faire connaître d'eux. L'incarnation du sens de la mort passe par là. Il doit expliquer, donner le sens de l'action, son sens politique profond. Le passage en revue des troupes, rituel ancien, servait autrefois à rencontrer le regard de ses hommes juste avant l'affrontement des cuirasses et des fers. La revue sert encore le même objectif aujourd'hui. Pendant les cérémonies, le chef passe lentement devant la troupe et salue. Le soldat voit alors son chef dans les yeux, au moins quelques secondes, et il entend sa voix donner les commandements d'ordre serré. Une fois au combat, les ordres arrivent alors par un canal dématérialisé, numérisé de plus en plus. Et le soldat se souvient du regard de son chef, de celui qui ordonne. Et la mort devient « tolérable ». Cette incarnation profonde du sens de l'action est le préalable au courage, à la victoire sur les peurs, sur

⁹² *Ibid.* p.35.

l'angoisse profonde que le combat ne manque pas de susciter. Lorsqu'un chef quitte son commandement, il passe une dernière fois ses hommes en revue, parce qu'il leur signifie qu'ils n'auront plus à mourir sous ses ordres. Et il leur dit dans les yeux, dans un silence laconique et disert tout à la fois. Le regard est essentiel dans le commandement. Cette réalité est toujours prégnante dans les régiments et les bases, chez les « effecteurs », d'autant plus si une certaine stabilité professionnelle a permis de lier dans le temps les chefs et la troupe. En revanche, dans les états-majors, la technicisation des processus peut avoir des effets technocratiques. Or, un officier d'état-major a également besoin de ce regard pour mieux rédiger l'ordre qui pourrait avoir des conséquences lourdes. Et dans ce regard, il y a toute la sagacité politique et tactique du chef qui rassure et raffermi. Certes, on pourra dire qu'il y a du paternalisme désuet dans ces affirmations. Mais à la guerre, il semble que les émotions soient premières, comme un retour à l'enfance. Quelques minutes avant de lancer l'attaque en Irak sur Falloujah, lors de l'opération *Phantom Fury*, à l'automne 2004, le général Natonski était allé discuter avec des Marines de la première vague d'assaut, étonnés de le rencontrer là, au milieu des blindés Bradley, aux abords de la ville insurgée. Le commandant d'un Corps de Marines fort de plus de 13 000 hommes renouait avec la coutume classique. Il avait eu besoin de « sentir » ses hommes avant de les envoyer au combat. Et ses hommes avaient eu besoin de le rencontrer ; pas loin d'une centaine y laisseront la vie⁹³.

En définitive, il semble que pour comprendre le dosage de l'acceptabilité, le commandement doit avoir un

⁹³ Bellavia, David, et John Bruning, *Fallujah*, Nimrod, 2009, témoignage raconté au chapitre 1.

sens politique et être au milieu de ses hommes. Un élément concret serait d'entraîner les chefs⁹⁴ à inclure dans les entraînements à la rédaction des ordres d'opération une appréciation de situation étoffée d'une rubrique « enjeux » où le sens général de l'action serait donné ou rappelé. De plus, lors des entraînements aux briefings de mission, il s'agirait d'habituer les chefs à présenter ces enjeux à l'oral, droit dans les yeux de leurs subordonnés, avec des mots de terrain... Cela incarnerait les règles d'engagement qui forment un cadre légal un peu sec... Cela humaniserait également les cibles tout en mettant le doigt sur la nécessité politique de les détruire.

3.1.2. Prise de conscience et acceptation de nos freins et de nos biais.

Pour mieux se conditionner à un avenir potentiellement tragique, il s'agit également d'opérer une prise de conscience collective de nos freins intrinsèques. Ces freins sont de plusieurs ordres comme déjà évoqué, les matrices historiques étant à leur fondement.

La peur de la mort est une donnée intemporelle. Elle est d'ailleurs l'émotion première qui véhicule le courage. Il n'y a pas de courage sans peur. Le professeur Maurice Tubiana avait pu énoncer ainsi que « *la peur de la mort est le sentiment le plus fondamental de l'homme, on a pu dire que l'homme n'était véritablement devenu homme, il y a environ 200 000 ans, que quand il a su qu'il était mortel [...] La protection contre cette peur est ainsi un des buts essentiels de toutes les structures communautaires. Appartenir à un groupe : classe, cité,*

⁹⁴ Du sergent au général.

nation, dont on est un des éléments constitutifs, qui nous dépasse et est immortel, est la racine des sentiments communautaires et permet de mettre l'accent sur la vie collective »⁹⁵. La peur de la mort pour soi n'est pas uniquement au cœur de la problématique de l'acceptation des pertes. C'est aussi la peur de la mort des autres, de ses subordonnés, qui est dimensionnant, la peur de la mort collective. En effet, elle véhicule l'angoisse de la culpabilité d'avoir pris des risques inadéquats, de ne pas avoir été à la hauteur et d'avoir ainsi pénalisé son équipe. Le soldat affronte une menace, une volonté qui cherche à le détruire. Si un soldat meurt, c'est qu'un ennemi l'a souhaité. La communauté militaire n'en sera jamais coupable. Cela ne peut pas dédouaner les chefs dans leur responsabilité tactique, mais ils peuvent se décharger moralement. Le sujet est ancien et demeure profondément actuel. Si, pour des raisons tactiques, un chef de section d'infanterie a fait ôter le gilet par balles à sa section en opération et qu'un de ses hommes meurt d'une balle dans le thorax, il n'est coupable que de désobéissance aux ordres, il n'est pas un criminel. Or, selon la formule attribuée au Maréchal de Saxe, « *la plupart, faute de savoir ce qu'il faut, font ce qu'ils savent* ». Ce même chef de section, en s'en tenant au règlement, aurait fait porter le gilet par balles à ses hommes. Mais la charge du gilet aurait fatigué ses hommes et il n'aurait pas atteint le point de contact avec l'ennemi. L'enchaînement des causalités est imprévisible car « *c'est la mort qui transforme la vie en destin* »⁹⁶. L'inhibition alimentée par les règlements et la peur d'une judiciarisation de l'action militaire ont pu

⁹⁵ Conférence prononcée par le Professeur Maurice Tubiana (Croix de Guerre 39-45, Grand-Croix de la Légion d'Honneur), le 4 octobre 1979 à Cherbourg.

⁹⁶ Attribué à André Malraux.

avoir un effet pervers à tous les niveaux de commandement. Certains préfèrent monter parfois des opérations peu ambitieuses aux effets quasi-nuls pour éviter tout « embêtement » ; il n'y a en réalité d'embêtement que proportionnel à l'enjeu de guerre.

Un autre frein est constitué par la logique de recherche de l'attrition de l'ennemi. La guerre contemporaine recherche à annihiler l'ennemi. Si les générations actuelles ont peu ou prou conscience de cet aspect, toutes n'en tirent pas les mêmes conclusions, pour des raisons morales principalement. Le cas du sort qu'on doit réserver aux djihadistes de nationalité française présents au Moyen-Orient est très parlant : la mort là-bas, à tout prix, plutôt que de longs procès en France. Il y a comme une contradiction morale à plébisciter la peine de mort à distance et sans procès – par le ciblage cinétique principalement - quand elle serait impensable en France. Cette incohérence logique vient se nourrir à cette matrice de l'attrition, car la guerre ouvre les vannes de la force légitimée. Or, la mondialisation abolissant les frontières, interdire une chose ici et l'autoriser là-bas rend un peu schizophrène. Le propos n'est pas de dire que ce ciblage n'a pas lieu d'être. Il apparaît la plupart du temps nécessaire pour éliminer les terroristes et casser leurs réseaux. Cependant, pour mieux exorciser cette logique d'attrition, il convient de garder à l'esprit qu'elle caractérise notre rapport à la guerre, lors des processus de planification. À cet égard, au même titre que des conseillers juridiques - legal advisors (LEGAD) - ou politiques – political advisors (POLAD) - entourent le commandant de la force en opération, pourquoi ne pas envisager des conseillers en anthropologie ou en philosophie voire en psychologie collective ? Cela pourrait au moins être utilisé à l'essai et permettrait à des

experts d'épauler les planificateurs du bureau 5 de l'état-major. Ces experts n'auraient d'ailleurs pas forcément besoin de vraies compétences tactiques. Cela donnerait *in fine* de l'épaisseur aux commandements opératifs, focalisés sur une « approche globale » par définition fuyante⁹⁷ puisque les militaires en sont concourants et non menants.

Il peut également exister un frein à l'acceptation des pertes en raison de la fameuse « capitalisation d'expériences opérationnelles » de la génération de militaires actuels. Comme déjà souligné, cette génération dégage une certaine gravité et possède des freins liés à cette expérience. Ce capital d'expériences, à la différence d'un capital matériel, peut constituer un leurre. Cette expérience ne constitue pas une compétence. Les soldats de retour d'opérations ont acquis principalement une meilleure connaissance d'eux-mêmes et notamment la capacité à durer, à être patient, à supporter, dans la mesure où les missions sont longues. Cette génération s'est nourrie d'expériences à côtoyer les forces américaines et a renforcé son attrait pour la guerre d'attrition. Elle a gagné en efficacité mais aussi en amour de l'efficacité technique. De retour d'Afghanistan, un peu désabusée par les morts et les blessés, elle a conclu que les armées avaient eu l'avantage de s'être mises à jour, seul et cynique bénéfice réel de l'opération. Pour remédier à ce frein, la solution est déjà présente : les armées doivent demeurer jeunes. En effet, la jeunesse garantit le dynamisme et l'enthousiasme. Un régiment renouvelle en moyenne son effectif tous les

⁹⁷ Le Flem, Jean-Gaël, et Bertrand Oliva, *Un sentiment d'inachevé, réflexion sur l'efficacité des opérations*, Éditions de l'École de Guerre, 2018, p. 68 : le brouillard de la guerre est « créé par nos soins et trouve sa source dans l'incohérence de la mise en œuvre de l'approche globale ».

cinq ans. L'esprit de corps demeure tandis que les individus passent. Il s'agit de ne pas rechercher à vieillir le corps de troupe, sous peine de ne pas avoir la pâte humaine prête à affronter la mort. On a en effet paradoxalement moins à perdre à 20 ans qu'à 35 ans.

Enfin, le dernier point concerne les conséquences psychologiques du combat sur les vétérans. Il s'agit de faire tomber les derniers restes de préjugés quant à ces blessures, en en faisant ni trop, ni pas assez. Tous les vétérans ne sont pas blessés psychologiquement par syndrome psycho-traumatique (SPT) et la proportion de ceux qui le sont peuvent d'une part en guérir, d'autre part ne sont pas des fous. Si les SPT sont reconnus officiellement, il demeure une suspicion vis-à-vis du blessé psychique comme relevant d'une maladie incurable⁹⁸. En pourcentages, par exemple 80% des blessés psychiques souhaitent en effet quitter les armées. Or, 80% des blessés physiques souhaitent y demeurer en raison du caractère plus noble de la blessure physique vis-à-vis de soi et des autres⁹⁹. Il ne s'agit pas de vouloir inverser la tendance car à trop parler de la blessure psychique, on peut lever les défenses profondes des personnes. Ce sujet est une affaire de psychiatre. La seule prévention qui relève du commandement est de donner du sens collectif à la mission. Les personnes envoyées sur des missions dangereuses sans réel enjeu sont celles qui

⁹⁸ Le sujet de la pension militaire d'invalidité est une problématique à part entière. Elle véhicule symboliquement une certaine incurabilité. Or, pour guérir, le patient en SPT doit croire en la guérison ; une pension à vie peut laisser croire en une impossibilité de guérison.

⁹⁹ Chiffres donnés lors d'une conférence à l'École de guerre par le psychiatre Laurent-Melchior Martinez le 16 janvier 2019.

souffrent le plus de SPT au retour¹⁰⁰. Cela nous renvoie encore une fois à l'enjeu de guerre car les soldats sentent l'enjeu. L'attitude à avoir avec ces SPT est simplement de conserver les bonnes pratiques de la cohésion et d'entourer ceux qui n'ont pas un terreau familial solide, surtout de nombreuses années après les missions. Le soin apporté aux vétérans est un moteur de l'action pour ceux qui partent en mission. Savoir qu'on ne les laissera pas tomber ouvre la possibilité de la prise de risque.

3.2. Se préparer à un horizon violent.

3.2.1. Brûler ses vaisseaux pour un intérêt supérieur ?

Après avoir abordé les freins, l'imagination peut prendre le relais. Face à la gravité éventuelle de l'enjeu de guerre, il s'agirait de penser quels devraient être nos choix, dans le cadre de forces armées taillées sur mesure et sans réelle masse de manœuvre. Le développement d'un ressort profond du combat pourrait être repensé : le coup de dés, ou autrement dit, la redécouverte de la possibilité d'une audace sans point de retour. Ce coup de poker est le moment où l'on brûle ses vaisseaux et donc que l'on assume d'avoir des pertes, parce que l'enjeu le vaut. La crédibilité de la dissuasion nucléaire repose en partie sur un tel mode d'action. En effet, une frappe nucléaire entraînerait un franchissement de Rubicon stratégique rédhibitoire, l'après frappe n'ayant rien à voir avec l'avant

¹⁰⁰ Il n'est pas rare en opérations extérieures que les unités puissent être désœuvrées par des phases longues d'attente (c'est-à-dire sans effet majeur tactique) et que pour pallier cet immobilisme soient organisées des missions mineures dans la perspective de les occuper d'une certaine manière, mais sans que cela doit dit clairement.

frappe. Si cette option coup de dés est pensée au niveau stratégique, il s'agirait peut-être de la redécouvrir au niveau tactique. Le célèbre officier d'infanterie allemand Erwin Rommel le rappelle : « *Il y a lieu de distinguer l'audace stratégique ou tactique et le coup de dés. L'opération audacieuse est une opération où le succès n'est pas garanti mais dans laquelle, en cas d'échec, le chef reste à la tête de forces suffisantes pour faire face à n'importe quelle situation. Le coup de dés peut vous donner la victoire ou mener à la destruction tactique de votre unité* »¹⁰¹.

Actuellement, les forces font preuve d'audace au niveau micro-tactique mais rarement plus, toujours en raison de l'enjeu de guerre. Or, les opérations actuelles, si elles acceptent une certaine audace, ne peuvent correspondre au scénario du « coup de dés ». Rien n'interdit cependant que dans le cadre d'un enjeu de guerre élevé, ce scénario n'ait pas à être mis en avant. La guerre étant l'affrontement des volontés, si l'une des parties paraît extrêmement résolue tandis que l'autre perd son temps à peser sa décision, la victoire pourrait bien être celle de la première. Il s'agirait de cultiver cet esprit à l'entraînement et de le valoriser. L'entraînement est ce moment particulier où le combat est gratuit. Mais les logiques d'évaluation qui naturellement sont mises en place dans les centres d'entraînement – avec leurs grilles de notation – peuvent inhiber les solutions innovantes. Lors d'une rotation d'entraînement, un commandant de groupement tactique interarmes qui choisirait l'option « coup de dés » serait probablement qualifié d'amateur. Puisque les entraînements ont besoin de se référer à une doctrine

¹⁰¹ Rommel, Erwin, *La guerre sans haine: carnets*, Nouveau Monde éditions, 2010, p. 204.

d'emploi, l'idée serait peut-être de rendre ces doctrines d'emploi plus englobantes, permettant ce type d'options, ou du moins n'interdisant pas leur expérimentation à l'entraînement. Le cadrage de l'enjeu politique en début d'exercice autoriserait d'ailleurs au commandement à se familiariser avec la possibilité de cette option.

Il paraît important d'aborder ici le cas de l'aguerrissement. Il a pour objectif de durcir les corps et les âmes, par le biais d'entraînements éprouvant physiquement. Ainsi, les soldats sont mis en difficulté en les privant de sommeil, en les confrontant au vertige, au chaud, au froid, à l'humidité, en les poussant à bout. Des techniques d'évasion sont enseignées en centre commando, faisant vivre concrètement l'expérience du prisonnier. Cet aguerrissement est particulièrement efficace pour permettre au soldat de se connaître. Sa vertu principale, cependant, va bien au-delà de la connaissance individuelle. Elle est un ressort profond de la cohésion des unités, seul vrai garant de l'acceptabilité des pertes. En effet, les unités soudées sont celles qui endurent le mieux les chocs. Un agrégat d'individus exceptionnels ne fait pas une unité exceptionnelle. Il faut un ciment, que l'aguerrissement se charge de mettre en place. Les soldats paraissent aguerris aujourd'hui, grâce à des parcours que les armées ont normés et renforcés. Cet effort mérite d'être souligné. L'aguerrissement est d'ailleurs un mot d'ordre du Chef d'état-major de l'Armée de Terre pour les prochaines années : « *développer l'esprit guerrier* »¹⁰² du fait que la haute technologie ne suffira pas. La cohésion issue de l'aguerrissement a toutefois tendance à se déliter très rapidement de retour des entraînements car ces unités

¹⁰² Présentation de l'Armée de Terre devant l'Institut des hautes études de défense nationale et l'École de Guerre à Satory, le 4 octobre 2018.

sont très vite morcelées et désagrégées. En raison de la multitude de petites missions consommant le corps de troupe au quotidien en dehors des opérations et des périodes bloquées d'entraînements - services de garde, renforts temporaires, cérémonies diverses allant du piquet d'honneur aux grandes parades, journées portes ouvertes, ventes de tickets de tombola - les unités se fragmentent. Les régiments deviennent des pools de soldats professionnels distribués au gré des missions. Il s'agirait peut-être de retrouver une certaine liberté d'action au sein du corps de troupe sur ce sujet pour conserver aux groupes, aux sections, aux pelotons, aux compagnies une âme et une cohésion. De même, les mutations des cadres - officiers et sous-officiers - si elles sont trop fréquentes, peuvent déstructurer la cohésion des unités. Celles-ci sont des familles. Quand ces familles sont soudées et aguerries dans le temps, elles constituent ce cercle de fraternité d'arme qui fait faire de grandes choses.

Les idées amorcées ne sont pas de nature exhaustive mais se proposent de renforcer ce qui fait la force des armées, pour mieux les préparer à encaisser des coups. L'innovation tactique peut être développée à l'entraînement, en la cadran à l'enjeu de guerre. Une cohésion stable et continue demeure toujours possible à condition de sanctuariser les unités dans leur savoir-faire professionnels. Il est fortement dommage de voir des unités soudées perdre leur cohésion à cause d'un agenda éclaté. De plus, il est bien plus long de construire cette cohésion que de la fragiliser.

3.2.2. *L'éventualité d'une Guerre de type « Malouines » : un laboratoire prospectif.*

Sans revenir en détail sur le récit de la guerre des Malouines, il semble qu'une étude de cet épisode, vue du côté britannique, peut servir de laboratoire pour mieux cerner la problématique de l'acceptation des pertes. La France a en effet de nombreuses possessions outre-mer dont la souveraineté n'est pas à l'abri d'une contestation. Pour rappel, d'avril à juin 1982, en deux mois de conflit, les forces britanniques ont eu 258 morts, 777 blessés, 106 prisonniers et ont perdu dix avions Harrier, vingt-quatre hélicoptères, deux frégates et deux destroyers¹⁰³. La guerre a été soudaine, courte, à l'autre bout du monde, engageant un corps expéditionnaire sur mesure, avancé technologiquement contre un adversaire argentin d'un rang quasi symétrique, compte-tenu de l'éloignement. Il s'agira tout d'abord de se pencher sur l'enjeu de guerre puis d'aborder la question des pertes.

Du point de vue britannique, dans un contexte de Guerre froide, l'enjeu de guerre, à son déclenchement en avril 1982, ne pouvait être considéré comme vital. Les buts de guerre argentins étaient limités : établir une souveraineté sur l'archipel. Les buts de guerre britanniques l'étaient également : conserver cette souveraineté et ne pas créer de précédent dans la contestation de leur puissance. Des moyens de combat limités ont été dimensionnés pour obtenir le succès. Il s'agissait de prendre des risques mais ces risques devaient être circonscrits. Margaret Thatcher a affiché d'emblée une forte détermination, dans une période où la fierté britannique était malmenée par des années de récession et de chômage. Le torpillage du croiseur argentin, *general Belgrano*, par le sous-marin nucléaire d'attaque *HMS*

¹⁰³ www.raf.mod.uk

Conqueror, le 2 mai 1982, en dehors de la zone d'exclusion est la preuve de cette détermination ¹⁰⁴ L'opinion était d'ailleurs plutôt contre la guerre avant le conflit. Pour autant, en juin, à la fin des combats, Margaret Thatcher est plébiscitée par le peuple britannique qui lui donne la victoire aux Communes l'année suivante. Tirant parti de l'expérience américaine du Viêt-Nam, l'état-major a instauré un strict contrôle de l'image. Les journalistes embarqués sur un navire étaient maintenus à distance des combats pour éviter une charge émotionnelle trop forte sur l'opinion publique. La plupart des médias ont d'ailleurs été plutôt les hérauts des soldats, chantant la victoire et la gloire du Royaume-Uni. Pour résumer, le triptyque armées-peuple-gouvernement a bénéficié d'une corrélation équilibrée. L'enjeu de guerre n'étant pas capital, les combats ont donc été limités dans le temps et l'espace. Les pertes sont apparues acceptables par les trois parties. Margaret Thatcher conclut ainsi lors du discours de Cheltenham du 3 juillet 1982: « *This generation can match their fathers and grandfathers in ability, courage in resolution* »¹⁰⁵.

Pourtant, en pleine période de récession économique et après des années d'engagement en Irlande du Nord, les forces armées britanniques n'avaient pas planifié la possibilité d'un tel combat. Le corps expéditionnaire a été monté avec les moyens disponibles, de manière souveraine, sans reposer sur les moyens de l'OTAN. Toutes les unités engagées ont fait preuve de sang-froid et de résolution, face à un ennemi argentin lui-même motivé mais dont les déficiences de doctrine et de

¹⁰⁴ 323 marins argentins périrent lors de ce torpillage.

¹⁰⁵ Freedman, Lawrence, *The Official History of the Falklands Campaign*, Routledge, 2005, p.728.

commandement étaient patentes. Un point marquant qui aide souvent à la motivation de la troupe est la haine de l'ennemi. Cette haine était absente lors de ce conflit. La cohésion des unités s'est construite autour d'une confiance profonde des soldats et de leurs sous-officiers en leurs officiers, avec peu de privilèges de rang. La subsidiarité était présente, la plupart des hommes étant capables de prendre la place de leur chef. Les modes d'action tactiques ont été montés avec beaucoup d'audace, montrant la conscience politique profonde des responsables militaires britanniques. Il fallait gagner vite, sans enlèvement, en acceptant des risques forts, notamment sur les bateaux de guerre et leurs équipages en raison de la menace du missile Exocet.

L'acceptation des pertes par les soldats eux-mêmes pose néanmoins question. Le récit épique semble plus prosaïque quand on analyse les conséquences du conflit sur les vétérans. Patrick Clervoy rapporte ainsi : « *Vingt-six ans plus tard, une enquête révélée par la BBC avait indiqué un chiffre de deux cent soixante morts par suicide parmi les vétérans de ces combats. La chaîne d'information avait alors titré que la guerre prenait deux fois des vies : une première fois sur le champ de bataille et une seconde fois par suicide* »¹⁰⁶. Ce chiffre est sensiblement le même aujourd'hui. Les opérations actuelles sont moins cinématiques dans leur essence mais peuvent être très violentes localement. Patrick Clervoy fait le parallèle : « *Au sein des armées occidentales engagées dans des guerres asymétriques comme en Irak et en Afghanistan, le suicide tue deux fois plus de militaires que*

¹⁰⁶ Patrick Clervoy, « Le problème du suicide », in Durieux, Benoît, Jean-Baptiste Jeangène-Wilmer, et Frédéric Rammel, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Presses Universitaires de France, 2017, p. 1123.

*les combats [...] Concernant les vétérans, un Américain décédé par suicide sur cinq en est un. Le militaire décédé par suicide est majoritairement un homme, âgé de plus de 30 ans, qui a effectué plus de deux missions longues et stressantes »*¹⁰⁷. Certains avaient pu noter que les longs jours de mer, de retour de l'archipel des Malouines, avaient permis aux soldats de bénéficier d'un sas, avant de retrouver la vie normée de la métropole. Force est de constater que le suicide fauche les vétérans, comme si les combats n'avaient pas suffi.

À titre de synthèse, le conflit des Malouines permet de tirer de nombreux enseignements. La corrélation des trois parties de la trinité clausewitzienne est fondamentale. L'enjeu de guerre doit être compris par tous et sa déclinaison tactique est capitale. Les Argentins l'ont compris tragiquement : ils ont perdu le triple de soldats et leur gouvernement a été renversé. Il demeure cependant la question de la reconstruction des vétérans. Le conflit était pourtant victorieux, intense mais court. L'irruption de l'expérience de mort dans la vie d'un homme, même soldat professionnel, peut ainsi se transformer en fardeau pour la vie.

3.3. Mourir pour la paix : l'intemporalité du sacrifice.

3.3.1. Le « pourquoi » ? Un questionnement générationnel.

Dans la droite lignée des réflexions sur le caractère fondamental de l'enjeu de guerre, il convient de poser un

¹⁰⁷ *Ibid.* pp. 1123-1124.

regard sur ce qui constitue l'horizon majeur de l'acceptation des pertes : la résolution du conflit et la paix. En effet, tout combattant est arc-bouté sur ce qui se passe après son engagement, sur ce qui donne du sens aux risques qu'il prend. Après des opérations longues et dont la résolution paraît complexe et diffuse, le soldat se projette sur l'après, sur son retour en métropole, sur son retour dans son foyer, sur son retour à l'ordinaire de la vie militaire. Et de retour de mission, il suit, la plupart du temps de manière relativement détachée, la situation du pays dans lequel il a été engagé. Il cherche un sens à son engagement. Pour résumer, le soldat a besoin de sentir la cohérence avec l'enjeu de guerre. Si cette cohérence lui semble déficiente, il aura tendance à avoir besoin de plus de reconnaissance du pouvoir politique et de l'opinion publique. Le pouvoir politique peut se prêter à ce jeu mais cela devrait sonner faux et ne ferait qu'augmenter le besoin de reconnaissance. Et l'opinion publique sera cruelle parce que l'enjeu est trop ténu. Michel Goya pose la question : « *Pourquoi nous combattons ? [...] Il y a un lien direct entre le courage politique, le courage des peuples et celui de leurs représentants en armes au cœur de l'action. Que cette concordance disparaisse et il n'y a plus rien à espérer. Au mieux, sans soutien de la nation et de ses gouvernants, la solidité des autres cercles de confiance permettra aux troupes de combattre jusqu'au bout, c'est-à-dire quand même le plus souvent jusqu'à l'échec, comme en Indochine. Au pire, si ces cercles sont eux-mêmes faibles, la force se désagrègera comme l'armée russe pendant la Première Guerre Mondiale ou l'armée américaine au Vietnam* »¹⁰⁸. L'avenir, s'il répond à un scénario semblable, devrait offrir des conclusions

¹⁰⁸Goya, Michel, *Sous le feu, la mort comme hypothèse de travail*. Tallandier, 2015, *op. cit.* p. 189.

semblables car il y a une forme de symétrie entre le courage et l'enjeu.

La génération actuelle est fille de son époque. Face à la mort, elle réagit avec ses mécanismes propres. Si la mort militaire est théoriquement transcendante – car sacrificielle – elle est pratiquement très triviale. Être confronté à un cadavre sur un théâtre de guerre est une expérience grossière et salissante : sang, odeurs, vomi, viscosité. Les sacs en plastique dans lesquels les cadavres sont évacués ont quelque chose de basement matériel. L'efficacité prime évidemment dans l'action, cependant le contraste est fort avec les cérémonies militaires aseptisées et sublimées. Le soldat est foncièrement imprégné par ces contrastes lorsqu'il est confronté à des pertes. Appartenant à la génération Y¹⁰⁹, celle des « Millenials », le soldat contemporain a besoin qu'on lui explique le pourquoi de cette trivialité, sans mots alambiqués. S'il sent le caractère trompeur de l'expression « soldat de la paix », il a besoin de sentir qu'il est un « soldat pour la paix ». Il n'a pas peur de l'engagement. Il a peur de l'inutilité de l'engagement. Un jeune soldat pense que la mort est incongrue car elle est éloignée temporellement de son âge : les morts qu'il a côtoyés sont ses grands-parents, des personnes âgées le plus souvent. Il est un enfant de la télévision, des jeux vidéo, d'internet, des technologies numériques, de la mobilité. Il est donc plutôt adaptable et flexible, recherche la transparence car il est façonné par l'immersion dans les images. Cette transparence n'est pas souvent possible en raison de la confidentialité des missions. Il faut néanmoins pouvoir y répondre. Annoncer que la mission sert simplement les intérêts du pays est déjà amplement suffisant. L'absence de réponse est un écueil à éviter. « *Les*

¹⁰⁹ Y se prononçant why en anglais.

morts d'Uzbin ont pris tout le monde au dépourvu. Peu préparés, les responsables politiques, et le chef des armées en premier lieu, ont pris l'option de traiter cet événement probablement comme les communicants leur ont conseillé : ils ont fait se déplacer les familles en Afghanistan [...] Les médias ont mis l'accent sur la jeunesse des soldats et les ont traités comme de jeunes victimes, mortes beaucoup trop tôt [...] La mort au combat n'est pas une mort ordinaire, elle n'est en rien une mort privée [...] Avec les interrogations sur la présence française en Afghanistan s'est amplifié le sentiment que les soldats y mouraient « pour rien », puisque cette guerre n'était pas « la nôtre » [...] Que les responsables politiques [...] ne répondent pas par un discours sans ambiguïté a permis à ces interrogations de perdurer, donnant aux militaires l'impression que le sens de leur sacrifice n'était plus partagé par les Français »¹¹⁰.

La génération Z montante devrait amplifier ce phénomène du besoin de compréhension du « pourquoi », du « mourir pour ». En raison d'une dépendance accrue aux moyens d'information, cette génération pourrait être très sensible à la valorisation et au sens de l'action.

3.3.2. *La dignité face à la mort : les rituels et les questions spirituelles.*

Par-delà la problématique du « pourquoi », la question spirituelle est au fond la pierre d'achoppement contre laquelle vient se buter l'absurdité de la mort. L'acceptation des pertes et de sa propre mort relève

¹¹⁰ Jankowski, Barbara, *Opinion publique et armées: à l'épreuve de la guerre en Afghanistan*, Etudes de l'IRSEM n°32, février 2014, *op. cit.* pp. 39-40.

d'interrogations individuelles qui forcent à la réflexion sur la transcendance. Les blessés de syndromes psychotraumatiques le sont parce qu'ils ont fait l'expérience imminente de leur propre mort. Si la mort est une simple fin, un simple bond dans le néant, la possibilité imminente de celle-ci est synonyme de tourments. C'est la raison pour laquelle les aumôniers ont un rôle absolument capital, en complément de l'appui des psychologues et des conseillers facteurs humains. En opération, ils témoignent d'ailleurs d'une sollicitation sans commune mesure avec la routine de la métropole. La croyance en une transcendance et en un au-delà donne une réponse, offre une solution à l'énigme de la mort et du mal en particulier.

Les soldats sont sensibles aux rituels en opération et à leur dimension sacrée. Ces liturgies ne sont d'ailleurs pas celles de la métropole. Le guerrier enfile son gilet par balle comme le prêtre sa chasuble. Le gilet de combat est d'ailleurs appelé « chasuble », comme s'il offrait une protection sacrée. Le port de certains objets non opérationnels sous ou sur les tenues de combat relève de la même sacralité. Des médailles de la Sainte Vierge, des grigris païens, des souvenirs familiaux - comme les dieux lares antiques - sont portés sur les tenues de combat de manière discrète. Certains vont même jusqu'à dessiner des têtes de mort. Il ne s'agit pas de voir dans ces dessins une vénération malsaine de la mort mais plutôt un exorcisme de cette dernière, comme si la représenter, l'incarner et même la moquer pouvait la domestiquer. Moraliser et interdire ces pratiques relèveraient d'un puritanisme déplacé. Cela ne serait pas compris par la troupe et elle se sentirait dépossédée du droit de se sentir plus fort que la mort. Pris dans des considérations de protection de la renommée des armées, les états-majors ont parfois réagi avec sévérité pour interdire ces pratiques. Cette action,

compréhensible du point de vue politique, n'aide pas à l'acceptation des pertes. Les soldats ne sont pas naïfs. Ils ont besoin de cette liberté de croyance profonde et des rituels qui l'accompagnent pour donner un sens à la vie en général. Vivre aux frontières de la vie ne laisse pas en repos spirituel. Et cette aventure se vit en collectivité, en communauté militaire. La philosophe Simone Weil dit : « *La collectivité [...] constitue l'unique organe de conservation pour les trésors spirituels amassés par les morts, l'unique organe de transmission par l'intermédiaire duquel les morts puissent parler aux vivants* »¹¹¹. Les armées savent faire dialoguer vivants et morts. L'égalité de la condition humaine face à la mort permet au soldat d'accepter la hiérarchie et la discipline. Simone Weil ajoute : « *En temps de guerre, si une armée a l'esprit qui convient, un soldat est heureux et fier d'être sous le feu et non au quartier général ; un général est heureux que le sort de la bataille repose sur sa pensée ; et en même temps le soldat admire le général et le général admire le soldat. Un tel équilibre constitue une égalité. Il y aurait égalité dans les conditions sociales s'il s'y trouvait cet équilibre* »¹¹².

Des mesures de préservation permettent de conserver cet ancrage. Il s'agit de doter le soldat d'une tenue de combat qui soit esthétique. L'esthétique compte sur une tenue de combattant. L'efficacité technique est évidemment première mais « la gueule » importe. Le soldat a besoin de sentir qu'il sera digne lorsque le moment viendra. Certains même se regardent dans le miroir avant de rejoindre le blindé pour sortir de la base comme certains se signent de la croix ; la dignité est capitale. Le soldat sait

¹¹¹ Weil, Simone, *L'Enracinement*, Folio, 1988, p.10.

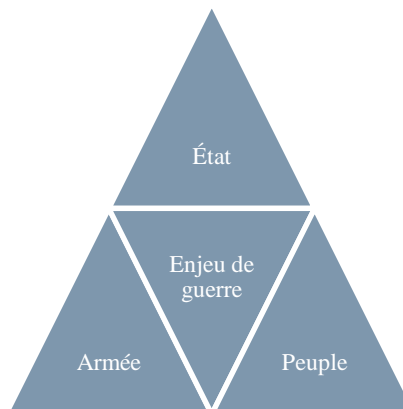
¹¹². *Ibid*, p.19.

qu'il ne sera pas bien beau, lorsque visqueux et sale, il perdra son sang. Mais avant de prendre la balle, il aura eu de la noblesse. Les efforts spectaculaires sur les tenues de combat des dix dernières années, tirés finalement par le haut commandement, répondent à ce besoin existentiel. Les gilets pare-balles, en devenant ergonomiques, ont rendu le soldat plus dissuasif et plus athlétique visuellement.

En définitive, si la mort demeure triviale, son acceptation peut comporter de la noblesse. Un soldat sent rôder la mort en opération, même imperceptiblement, et a besoin de l'exorciser pour donner du sens à son éventuel sacrifice. Et en mourant dignement, il rend sa mort utile pour construire une paix qui soit noble. Les soins apportés aux morts disent tout d'une civilisation. Le rapport à la mort dit tout du rapport à la liberté, à la dignité, à la noblesse, à la collectivité.

Conclusion

Il y a quelque chose d'intemporel dans l'acceptation des pertes par les forces armées : l'enjeu de guerre dicte sa loi aux trois parties de la trinité clausewitzienne. Le peuple soutient son armée s'il sent collectivement que les risques pris sont proportionnels aux objectifs du conflit. Le pouvoir politique, s'il maintient cet équilibre dans sa stratégie générale, devrait permettre aux forces armées de consentir au sacrifice. Le niveau d'acceptation des forces armées est ainsi lui aussi dépendant de cet enjeu de guerre. Des objectifs de guerre limités induisent des risques limités. Des intérêts vitaux menacés peuvent induire des sacrifices immenses.



Cet aspect intemporel s'accompagne des contingences des influences historiques et des facettes sociologiques d'une génération. Les logiques matricielles profondes de l'art occidental de la guerre sont fondamentales pour comprendre la prédominance de la guerre d'attrition. Le balancier entre une moralisation de

la guerre et le penchant pour la bataille décisive est au cœur des représentations guerrières occidentales. La Première Guerre Mondiale est également extrêmement déterminante dans le rapport aux pertes. Elle agit comme la référence inconsciente en raison des sacrifices consentis. Le rapport à la technologie façonne également la tactique avec la nécessaire préservation des forces amies qu'elle permet. En outre, la génération de militaires actuels est imprégnée de son époque et de son expérience opérationnelle : les « Millenials » engagés au combat comme officiers subalternes vont occuper bientôt des postes de direction et de hautes responsabilités dans les armées. Par conséquent, il devrait y avoir une amplification des phénomènes évoqués précédemment.

Les axes de réflexions et les propositions énoncées n'ont pour humble objectif que de mieux se préparer à un avenir potentiellement tragique pour les forces. La question de la signification profonde de la mort militaire revient d'ailleurs au cœur des réflexions contemporaines, en particulier pour faire face à des menaces sur le territoire national. Anticiper avec gravité s'apparente au fond à tenter de congédier le tragique et notamment à tout faire pour qu'il n'arrive pas. Et ce tragique risque fort de ne pas ressembler en tous points à la tragédie grecque. Il sera fait de passions et de déraison, de démesure et de violences comme elle mais n'obéira pas à la règle de l'unité : de culture, de lieu, de temps, de normes. John Keegan, dans son introduction à l'ouvrage de Victor Davis Hanson annonce de manière un peu désabusée : « *Le fait que les Grecs libres étaient prêts à mourir sur le champ de bataille conférait à leur vie politique sa vie héroïque [...]* Pour les Grecs, la bataille était un affrontement bref et direct entre corps politiques dont le but était d'épargner aux familles et aux biens une implication destructrice dans

le processus qui faisait la décision. Le monde moderne, par ses efforts pour rendre la bataille décisive toujours plus instantanée dans son dénouement et plus déterminante dans son résultat en employant dans la guerre la richesse et l'ingéniosité humaine plutôt qu'en y engageant le courage et la force musculaire, est arrivé exactement au contraire [...] Le modèle occidental de la guerre, conçu par les Grecs comme épreuve judiciaire, conduit leurs descendants dans le gouffre de l'holocauste»¹¹³.

Des réflexions pourraient également être plus poussées sur l'acceptation des pertes par les deux autres parties du triangle de l'enjeu de guerre (État et peuple). Elles n'ont pas été réellement creusées dans le propos. Les publications et ouvrages sur le rapport à la guerre des opinions publiques existent et pourraient être mises en perspective de même que le rapport des décideurs politiques avec les pertes au combat. Payer le prix du sang relève du fardeau du militaire. Le sujet demeure ouvert.

Le propos touche aux ressorts profonds de notre humanité et pour cette raison, j'aimerais terminer sur une expérience personnelle :

République Centrafricaine, Bangui, août 2013, saison des pluies.

- Bleu 30, j'ai ouvert le feu à la mitrailleuse 12,7 en direction du village.
- Bleu 30, bien pris votre message. Vous reconnaissez jusqu'au carrefour du village.

Je me rends avec mon 4X4 de commandant de compagnie sur ce carrefour, dès que la section Bleu 30 l'a sécurisé.

¹¹³ Hanson, Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre*, Texto, 2007, *op. cit.* p. 12.

Un chef Séléka, armé, alcoolisé et drogué se tient debout, menaçant et imprévisible. Autour, des villageois évacuent des cadavres, traversant de manière fantomatique la place. Des viols, des pillages et des tueries gratuites viennent d'avoir lieu.

Le chef milicien en face de nous est un criminel de guerre. Il commence d'ailleurs à nous insulter et nous narguer. Mon équipe de protection est sur les dents. La section Bleu 30, en cordon autour de moi est également prête à faire feu. J'évalue rapidement. Le risque d'une fusillade est faible. On pourrait le neutraliser avec ses deux acolytes, sans dommages collatéraux. Et pourtant.

- Allez-vous-en. Disparaissez et ne revenez plus dans ce village.

Et il obtempère, non sans maugréer. Il disparaît derrière les habitations en torchis. Notre mission est remplie. Les abords de l'aéroport sont de nouveau sécurisés.

La mort était déjà passée dans le village. Cela suffisait.

Quelques heures après, de nuit, des milliers d'habitants de Bangui occupent l'aéroport, allongeant leurs corps sur la piste et le tarmac, dans les flaques et la saleté, protestant contre les massacres et les exactions.

Ils ont payé un trop lourd tribut. Un tribut injuste.

La mort était passée. Elle en veut encore. Ils n'en veulent plus.

Sommaire

Introduction	3
1. La permanence des racines historiques.	11
1.1. La tension entre les influences antique, chrétienne et révolutionnaire.	14
1.1.1. L'Antiquité : la bataille d'attrition.	14
1.1.2. L'Occident médiéval et moderne, matrice renouvelée de la mort au combat.....	17
1.1.3. La geste révolutionnaire et napoléonienne : levées en masse et romantisme de la guerre.	23
1.1.4. La Première Guerre Mondiale : une plaie béante.	28
1.1.5. L'imprégnation de l'inconscient militaire.	32
1.2. Les dividendes de la paix : les illusions sanglantes.	35
1.2.1. Les leurre de la guerre aérienne exclusive et les drames du soldat de la paix.	35
1.2.2. <i>Le retour des combats.</i>	40
2. Résolus et déterminés pour affronter le pire ?	
L'actualité du rapport aux pertes.	44
2.1. L'engagement charnel : la cohésion et le besoin de reconnaissance.	46

2.1.1. Les effets paradoxaux de la fraternité d'arme	46
2.1.2. Les effets du besoin de reconnaissance.	51
2.2. Les faiblesses de l'Occident.	56
2.2.1. L'asymétrie stratégique des volontés.	59
2.2.2. Les forces armées françaises: une pointe de diamant.	59
2.3. La mort de loin, la violence de près.	63
2.3.1. La distanciation, le confort et l'audace sont-ils incompatibles ?	63
2.3.2. Le durcissement des opérations : la violence hors-limite.	66
3. Points de vue pour un raffermissement.	71
3.1. Les permanences : accepter le réel, affronter la mort.	73
3.1.1. La juste proportion entre effets cinétiques et enjeux politiques.....	73
3.1.2. Prise de conscience et acceptation de nos freins et de nos biais.	77
3.2. Se préparer à un horizon violent.	82
3.2.1. Brûler ses vaisseaux pour un intérêt supérieur ?	82
3.2.2. L'éventualité d'une Guerre de type « Malouines » : un laboratoire prospectif.....	85

3.3. Mourir pour la paix : l'intemporalité du sacrifice.	89
3.3.1. Le « pourquoi » ? Un questionnement générationnel.	89
3.3.2. La dignité face à la mort : les rituels et les questions spirituelles.	92
Conclusion	96
Bibliographie	103

Bibliographie

Ouvrages :

- Andruétan, Yann, «Les opérations extérieures vues par un psychiatre», *Expérience combattante – XIXe - XXIe siècles – IV - L'expérience traumatique*, Riveneuve éditions, 2015.
- Aristote, *Poétique*, Mille et une nuit, 2006.
- Bainville, Jacques, *Histoire de France*, Tallandier, 2007.
- Bainville, Jacques, *Napoléon*, ST2, 2012.
- Bellavia, David, et John Bruning, *Fallujah*, Nimrod, 2009.
- Bergen, Peter L, et Daniel Rothenberg, *Drone wars, transforming conflict, law and policy*, Cambridge university press, 2014.
- Bodiou, Lydie, Véronique Mehl, François Héritier et Laure de Chantal, *Rouge sang*, Les Belles Lettres, 2015.
- Bonnafous, Robert, *Les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viet Minh*, Éditions des écrivains, 2000.
- Bouthoul, Gaston, *La Guerre*, Presses universitaires de France, 1953.
- César, Jules, *La Guerre des Gaules*, Constans, 1972.
- Chaliand, Gérard, *Anthologie mondiale de la stratégie*. Bouquins, 2009.
- Chéron, Bénédicte, *Le soldat méconnu*, Armand Collin, 2018.
- Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, Perrin, 1999.
- Colson, Bruno, *La culture stratégique américaine*, Economica, 1993.
- Contamine, Philippe, *La Guerre au Moyen-Âge*, Presses Universitaires de France, 1980.

- Corvisier, André, *Les hommes, la guerre et la mort*, Economica, 1985.
- Courrèges, Hervé de, Emmanuel Germain, et Nicolas Le Nen, *Principes de contre-insurrection*, Economica, 2010.
- Dixon, Norman Franck, *On the psychology of military incompetence*, Pimlico, 1994.
- Durieux, Benoît, Jean-Baptiste Jeangène-Wilmer, et Frédéric Rammel, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Presses Universitaires de France, 2017.
- Fraenkel, Roger, *Joffre, l'âne qui commandait les lions*, Editions italiques, 2004.
- Freedman, Lawrence, *The Official History of the Falklands Campaign*, Routledge, 2005.
- Freiser, Karl-Heinz, *Le mythe de la guerre éclair*, Belin, 2003.
- Fukuyama, Francis, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, Flammarion, coll. Histoire, 1992.
- Givre, Pierre-Joseph, et Nicolas Le Nen, *Enjeu de guerre*, Economica, 2012.
- Goya, Michel, *Irak, les armées du chaos*, Economica, 2008.
- Goya, Michel, *Sous le feu, la mort comme hypothèse de travail*. Tallandier, 2015.
- Hanson, Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre*, Tallandier, 2007.
- Hervieu-Léger, Danièle, «Afghanistan: la mort au combat disparaît derrière le fait divers», in *Libération*, jeudi 22 janvier 2008.
- Israël, Nicolas, *La terre de l'insolence*, Les Belles Lettres, 2018.
- Jankowski, Barbara, *Opinion publique et armées: à l'épreuve de la guerre en Afghanistan*, Etudes de l'IRSEM n°32, février 2014.
- Jomini, Antoine-Henri, *Traité des grandes opérations militaires*, Nabu Press, 2013.

- Kant, Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*, Nathan, 2010.
- Keegan, John, *Anatomie de la bataille*, Perrin, 2016.
- Keegan, John, *Histoire de la guerre*, Perrin, 2016.
- Keegan, John, *L'art du commandement*, Perrin, 2016.
- Le Blond, Tressan, et Jaucourt, *L'Encyclopédie*, 1re Edition, 1757.
- Le Flem, Jean-Gaël, et Bertrand Oliva, *Un sentiment d'inachevé, réflexion sur l'efficacité des opérations*, Editions de l'Ecole de Guerre, 2018.
- Liang, Qiao, et Wang Xiangsui, *La Guerre hors limites*, Rivages poche, 2006.
- Masson, Philippe, *L'homme en guerre 1901-2001*, Editions du Rocher, 1997.
- Mendras, Henri, *La fin des paysans*, Futuribles SEDEIS, 1967.
- Méthiviers, Hubert, *L'Ancien régime*, Presses universitaires de France, 2002.
- Montagnon, Pierre, *La guerre d'Algérie*, Pygmalion, 2004.
- Montbrial, Thibault, et Jean Klein, *Dictionnaire de stratégie*, Presses universitaires de France, 2000.
- Pernoud, Régine, *Pour en finir avec le Moyen-Âge*, Editions du Seuil, 1977.
- Ricks, Thomas, *Fiasco, the American military adventure in Iraq*, Penguin Books, 2007.
- Robert, Jean-Noël, *Rome*, Les Belles Lettres, 1999.
- Rommel, Erwin, *La guerre sans haine: carnets*, Nouveau Monde éditions, 2010.
- Sagan, Carl, et Richard Turco, *L'hiver nucléaire*, Seuil, 1991.
- Smith, Ruppert, *L'utilité de la force: l'art de la guerre aujourd'hui*, Economica, 2007.

- Taillard, Michel, et Holly Giscoppa, *Psychology and modern warfare, idea management in conflict and competition*, Palgrave MacMilan, 2013.
- Taine, Hippolyte, *Les origines de la France contemporaine*, Robert Laffont, 1986.
- Tézenas du Montcel, Jean, *L'Heure H, Etapes d'infanterie 1914-1918*, Valmont, 1960.
- Thiers, Adolphe, *Histoire de la Révolution française*, Purne Jouvot et Cie Editeurs, 1880.
- Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Editions Flammarion, 2010.
- Vigny, Alfred de, *Servitude et grandeur militaire*, Folio, 1992.
- Weil, Simone, *L'Enracinement*, Folio, 1988.
- Xénophon, *Anabase*, Les Belles Lettres, 2000.
- Yakovleff, Michel, *Tactique théorique*, Economica, 2016.
- Zubeldia, Océane, *Histoire des drones*, Perrin, 2012.

Articles :

- Daniel, Jean-Marc, « Finances publiques: les dividendes de la paix », in *Revue de l'OFCE*, 1993.
- Hoop Scheffer, Alexandra de, « L'Irak, une Amérique en quête de sens », in *Politique américaine*, janvier 2008.
- Debruyne, Nese F. « American war and military operations casualties: lists and statistics » in *Congressional research service*, 2018.
- Desportes, Vincent, « Leçons d'aujourd'hui pour les guerres de demain », in *Le Casoar*, octobre 2018.
- Goya, Michel, « Bloody sunday ou de l'emploi délicat de la force armée en sécurité intérieure » *lavoiedelepee.blogspot.com*, 17 août 2013.

- Gué, Christophe, « Les pertes françaises en août et septembre 2014 », in *Les cahiers d'études et de recherche du musée de l'Armée*, 2004.
- Huntington, Samuel P. « The clash of civilizations ? », in *Foreign Affairs*, été 1993.
- Lyautey, Hubert, « Le rôle social de l'officier » in *Revue des deux mondes*, 1891.
- Modeste, Rodolphe, « Afghanistan, les caveats et leurs conséquences », in *Politique étrangère*, printemps 2010
- Prost, Antoine, « Compter les vivants et les morts: l'évaluation des pertes françaises de 1914 à 1918 », in *Le Mouvement social* n°222, 2008.
- Thiéblemont, André, « Culture de paix et emploi de la force armée », in *Le débat* n°142, 2006/5: pp 19 à 31.

Textes officiels et rapports :

- Armée de Terre, *FT01, gagner la bataille, conduire la paix*, 2007.
- *Constitution de la Ve République*, 4 octobre 1958.
- État-major de l'Armée de Terre, *Action Terrestre Future*, Paris, septembre 2016.
- État-major de la Marine Nationale, *Plan Mercator*, Paris, septembre 2018.
- État-major de l'Armée de l'Air, *Plan de vol*, Paris, novembre 2018
- Guillotteau, Christophe, et Philippe Nauche, «Rapport d'information de la commission de la défense nationale et des forces armées » <http://www.assemblee-nationale.fr/14/rap-info/i1288.asp>, 18 Juillet 2013.
- *Instruction interministérielle, relative à l'engagement des armées sur le territoire national, lorsqu'elles interviennent sur réquisition de l'autorité civile*, n°10100/SGDSN/PSE/PSN/NP du 14/11/2017, approuvée par le Premier Ministre à la même date,

- *Revue stratégique de défense et de sécurité nationale*, 2017.
- Thorette, Bernard, sous la présidence de, *Rapport du groupe de travail « Monuments aux morts et opérations extérieures »*, SGA/SPAC, pôle graphique de Tulle, septembre 2011.

Sites internet :

<http://www.assemblee-nationale.fr>

www.cdec.terre.defense.gouv.fr

Defence casualties analysis: <http://dcas.dmdc.osd.mil>

www.defense.gouv.fr

Federation of American Scientists : <http://fas.org>

<http://www.globalsecurity.org>

<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr>

www.ladocumentationfrancaise.fr

www.lavoiedelepee.blogspot.com

www.raf.mod.uk